

récré 

présente

• • LES LÉGENDES INDIENNES



LEGENDES INDIENNES DU CANADA

Coproduction : Via le Monde Inc.
Radio Canada
Canadian Broadcasting Corporation
Le Ministère des Affaires Indiennes
L'Institut Québécois du Cinéma

*" JE SUIS UN INDIEN QUI PENSE COMME AUTREFOIS.
C'était le temps où le monde était comme avant,
ce temps qui n'est plus que légendes,
légendes qui nous parlent d'antan ;
légendes indiennes puisées aux sources de
l'univers céleste.
C'était le temps où l'homme savait rendre
visible le monde de l'invisible.
Ils étaient les premiers, ils étaient tous Indiens,
cette légende est là pour ne pas l'oublier ".*

Série de 14 épisodes de 26 minutes.

AVANT-PROPOS

Cette série de légendes a pour but de faire découvrir au téléspectateur la profonde personnalité, l'immense culture et la pensée des différentes nations indiennes qui peuplent tout spécialement l'Est du Canada.

C'est principalement au Québec et en Ontario que nous avons fait connaissance avec la mythologie extraordinaire qui se dégage des légendes racontées encore de nos jours par les Indiens eux-mêmes.

Chaque récit met en scène une légende telle qu'elle a pu être vécue en partie autrefois et, bien sûr, imaginée par les ancêtres. C'était l'époque où les Indiens vivaient encore d'une manière traditionnelle, époque qui n'est pas si loin, du moins pour ce qui est " du cœur et de l'esprit ".

Mise en situation dramatique dans un décor qui nous plonge dans le passé indien où les acteurs et les figurants sont les Indiens eux-mêmes, cette série de légendes contribue à la préservation d'un fantastique patrimoine historique.

La série de 14 films semi-dramatique a mis l'accent sur la symbolique de l'expression. Toutes les légendes exprimées ici sont le fruit d'un long travail qui a duré plus de trois ans, où les quelques 450 Indiens des différentes nations impliquées ont pu exprimer leurs racines. Travail communautaire à la recherche de l'authenticité du geste, de la parole, de l'expression, des sentiments vécus où la pensée de l'Indien prime sur celle du blanc par principe, par devoir, par rigueur, par honnêteté. S'il est arrivé que l'image filmée ait mal servi la profondeur et la complexité de l'esprit indien, ses valeurs morales, sa grandeur, la tentative n'en reste pas moins spectaculaire à tous les niveaux de l'expression.

Le résultat est le fruit d'une merveilleuse collaboration entre deux groupes : les Indiens eux-mêmes et notre équipe de tournage. Les légendes indiennes du Canada, le livre et les films s'avèrent être aujourd'hui une réponse pacifique, d'ordre culturel et social, aux multiples problèmes qu'ont à résoudre les nations indiennes de l'Est du Canada. Il y a d'autres réponses, chacune est en soi une tentative désespérée pour que subsiste la racine des hommes de toute souche, de toute individualité.

Le tournage des films, la prise de vue des photographies, la mise en situation de légende a nécessité la mobilisation, dans chacune des réserves indiennes, de chasseurs, de pêcheurs, d'artisans, d'artistes peintres, de couturières, de musiciens, de chanteurs, de mères, de grand-mères, de sages, de figurants, de comédiens de grand talent, de conteurs, de conseillers, d'interprètes, de guides, de chauffeurs, de chamans, de maquilleuses, d'humanistes, de poètes, d'écrivains, de conservateurs de musées, de collectionneurs, de cuisinières, d'administrateurs, de professeurs, de secrétaires et, bien entendu, d'enfants de toute sensibilité et de tout âge.

Aucun des Indiens qui jouent des rôles précis dans ces récits ne sont des acteurs professionnels. Chaque nation a accepté la légende, accepté le texte et les dialogues, vérifié les morales et la mythologie indienne. Tous les récits ont été réécrits en dialecte indien, par les anciens et les conseillers du Conseil de Bande afin qu'ils soient analysés par tous les participants.

Pour chaque tradition, il y a eu vérification des gestes et des actes religieux, la symbolique a été recrée selon les conseils des anciens, des chamans, des chanteurs et des musiciens.

Les accessoires, enfin, utilisés dans cette série, sont authentiques ou ont été recrés selon les techniques indiennes, soit par des accessoiristes professionnels, soit par les Indiens eux-mêmes.

Les costumes sont l'œuvre merveilleuse de Louise Jobin, une de nos meilleures costumières au Québec. Louise Jobin a réussi avec ses équipes un travail d'une fidélité et d'une précision historique tout à fait remarquables.

Les personnes enfin, les Indiens en particulier, qui ont accepté de participer à ces légendes, sont des citoyens et des travailleurs des nations indiennes du Québec et de l'Ontario. Ils ont décidé d'être partie prenante d'une autre forme de préservation de leur patrimoine en choisissant de tenter la reconstitution historique de style allégorique, à partir d'éléments tirés des légendes indiennes. L'enjeu était pour nous tous de tenter de démystifier une bonne fois l'idée préétablie qu'on peut se faire des Indiens d'Amérique du Nord en général, en jouant sur la force vitale des valeurs indiennes contenues dans les Récits et les Légendes.

Monsieur Basil H. Johnston nous a, en ce sens, apporté une perception authentique de la pensée indienne. Sa collaboration à l'ensemble de mes travaux a été primordiale.

Puisse ce travail mettre en relief l'étonnante dimension et l'émouvante richesse des peuples Amérindiens qui s'expriment, dans cet ouvrage, par la diversité culturelle d'une part, l'humilité d'autre part. Que tout cela ait pu se réaliser montre clairement combien l'indien d'aujourd'hui tient à sa culture, à ses traditions, à sa manière d'être.

" Revenir sur son passé pour mieux dominer l'avenir et s'imposer tel qu'on est afin que l'environnement humain s'adapte à soi... et non plus le contraire. Victoire d'un peuple sur lui-même qui refuse maintenant l'asphyxie. La légende est la fenêtre ouverte pour la respiration du Cœur et de l'Âme là où le vécu et l'imaginaire se rejoignent ".

Daniel BERTOLINO
Cinéaste
Président de la Société de
Cinéma et de Télévision
VIA LE MONDE INC.
MONTREAL, Québec
Canada

GRAND PRIX JEUNESSE " UNESCO " AU FESTIVAL DU FILM DE MUNICH POUR DANIEL BERTOLINO ET SON EQUIPE AVEC LA SOCIETE RADIO-CANADA

C'est le trophée que vient de remporter le réalisateur Daniel BERTOLINO pour son film intitulé " PITCHI LE ROUGE-GORGE " présenté à MUNICH par la section jeunesse de Radio-Canada. Le film Pitchi le rouge-gorge fait partie de la série LEGENDES INDIENNES DU CANADA produite par VIA LE MONDE DANIEL BERTOLINO en coproduction avec :

- Radio-Canada
- CBC
- LE MINISTERE DES AFFAIRES INDIENNES
- ET L'INSTITUT QUEBECOIS DU CINEMA.

60 organismes, 43 pays et 285 délégués ont participé à ce festival et ont sélectionné ce film parmi 100 émissions projetées. Le festival de Munich est le festival le plus important au monde pour les émissions jeunesse et c'est la première fois que la section jeunesse de Radio-Canada remporte un succès à cet événement international.

Le Festival du Film de Munich a lieu tous les deux ans et met en compétition des films documentaires, dramatiques et d'animation.

Daniel BERTOLINO vient donc ici de remporter un trophée très important apportant ainsi un nouveau prestige international à sa série " LEGENDES INDIENNES DU CANADA " déjà distribuée dans 7 pays dont la France (Antenne 2), la Suède, les 3TV Suisse, la Belgique, l'Algérie, la Grande-Bretagne et la Norvège.

Daniel tient à préciser que le trophée qu'il vient de gagner représente avant tout le couronnement d'un énorme travail d'équipe et l'honneur revient donc aussi principalement à :

- Bruno DROT, pour le montage du film ;
- Osvaldo MONTES, pour la musique originale ;
- Vincent DAVY, pour la narration ;
- Louise JOBIN, pour la création des costumes et à tous les Indiens Chippewa qui ont participé en tant qu'acteurs et figurants dans cette dramatique à caractère mythologique.

FILMOGRAPHIE DE DANIEL BERTOLINO

Daniel BERTOLINO, 39 ans, a réalisé et écrit depuis qu'il vit au Canada, c'est-à-dire depuis 15 ans, 139 films documentaires dans pratiquement tous les pays du monde.

D'origine française, Daniel BERTOLINO, est nommé à Paris à l'âge de 19 ans - Boursier, puis Lauréat Zellidja pour un premier documentaire tourné au Cameroun. A 21 ans, il reçoit le premier prix d'initiative à la jeunesse et aux sports pour un reportage qu'il tourne aux confins de la chaîne de l'Hindou-Kush et de l'Himalaya, au nord du Pakistan.

Consacré, l'année d'après, à nouveau prix d'initiative pour une émission réalisée au Cachemire.

Daniel BERTOLINO se fera connaître en France puis au Canada pour sa fameuse émission " Caméra Stop " alors qu'il se proposait de faire le tour du monde avec son épouse, caméra à la main, avec seulement 400,00 F. Français en poche. Durant deux ans, il parcourt ainsi le monde et il ramène 26 émissions d'une demi-heure chacune.

C'est en 1967 qu'il vient s'installer au Canada, à Montréal, pour créer sa propre compagnie de films avec son ami François FLOQUET. C'est ainsi que naîtront " LES PRODUCTIONS VIA LE MONDE CANADA INC.-".

Dès ses débuts à Montréal, Daniel BERTOLINO réalisera 18 films sur l'Amérique du Sud pour la série " Plein feu l'aventure ".

Son long métrage sur Cuba " Nosotros Cubanus ", co-réalisé avec François FLOQUET a connu en 1970 une carrière mondiale.

Un reportage sur les Bérets Verts du Brésil connaît en 1972, lui aussi, une carrière internationale.

Cinéaste-reporter dès le début, Daniel BERTOLINO s'oriente pourtant très vite vers les films d'étude sociologique pendant quatre ans, de 1972 à 1976, il sortira quatre documentaires d'une heure sur les tribus traditionnelles : LES PRIMITIFS.

En 1976, c'est la sortie à Montréal de son premier long métrage 35 mm, qu'il co-réalise avec François FLOQUET. intitulé " AHO ... AU COEUR DU MONDE PRIMITIF ...

De 1974 à 1977 : Daniel BERTOLINO réalise et produit pour Radio-Québec la série politique . Poste-Frontière . composée de 39 heures d'analyse politique, économique et sociale sur l'Amérique du Sud et le Moyen-Orient. Cette série est aussitôt suivie de l'émission . Laissez-Passer . : 26 heures sur l'Europe de l'Est. l'Afrique du Nord. l'Extrême-Orient et l'Afrique de l'Est.

A Radio-Canada : en 1976 - 77 c'est la production de la série " DEFI ". Sur 38 demi-heures produites par Via Je Monde, Daniel BERTOLINO avec son équipe réalisera dix-neuf documentaires sur les défis de Québécois dans le monde.

1978 - 1979 : Daniel BERTOLINO réalise un téléfeuilleton dramatique intitulé "A COEUR BATTANT" qui fera l'objet d'une série de 10 heures tournée au Pakistan, en Afghanistan, au Maroc, en Grèce et au Québec.

Son émission pour enfants intitulée " LES AMIS DE MES AMIS " a remporté un vif succès au MIP - TV 78 de Cannes ; dix-sept pays se sont portés acquéreurs de la série tournée au Pakistan, en Afghanistan, au Cameroun, en Lybie, en Grèce, à Chypre et au Vénézuéla.

Cette série de treize demi-heures raconte la vie d'" amis ", garçons ou filles, qui avant l'âge de douze ans, doivent déjà gagner leur vie pour subsister.

1979: Réalisation d'un spécial d'une heure sur YASSER ARAFAT, dans le cadre de la série : " LES GRANDS REPORTAGES ".

1980: Réalisation du 2ème film de la série " LE PARADIS DES CHEFS", tourné au Zaïre et qui est intitulé " Anga Gaga Tongolo II ".

1980 - 1981 : Création de la série " LES LEGENDES INDIENNES ", dont les quatorze épisodes d'une durée de 26 minutes chacun seront tournés en Gaspésie, en Abitibi et au Nord de l'Ontario.

1980 - 1981 : Création de la série "DANIEL BERTOLINO, L'EXPLORATEUR ET VOUS", composée de 26 demi-heures destinée à la télévision de Radio-Canada.

1981 : Réalisation et texte d'un document sur la situation politique et sociale de l'Amérique Centrale.

1981 : Tournage d'un pilote pour la série " LEGENDES INUIT".

PRIX DE CINEMA REMPORTES PAR DANIEL BERTOLINO

- Médaille d'argent, festival du Film de New-York, 1975

Pour le film : " Me no savey " sur les Papous de Nouvelle-Guinée.

- Prix du meilleur long métrage canadien de non-fiction

Festival du film canadien 1976

pour le film " AHO, AU COEUR DU MONDE PRIMITIF ".

Son film " La Famille Papatie " remportera en Octobre 1977 la Cocotte d'Or,
au Festival du film international de la jeunesse à Paris.

**- PREMIER PRIX, FESTIVAL DU FILM DE LA JEUNESSE DE PARIS
1978**

Pour le film " Tamusi et Markosi " - Enfants Inuit du Québec.

- 5ème prix du festival du Film de la Croix-Rouge de Munich

Pour le film " Rosanne Laflamme (handicapée physique) "
de la série DEFI (Québec 1977).

- Prix spécial du Jury Festival du Film Bagdad-Irak

Mars 1980 - pour le film " Spécial Yasser Arafat ".

**- Prix spécial de l'Union des Artistes - Festival du film Bagdad-Irak mars
1980**

Pour le film " Les enfants des réfugiés " (Palestine)
de la série " LES AMIS DE MES AMIS ".

L'ANALYSE TEXTE GENERAL

LA LEGENDE, SA MAGIE

CE QU'ELLE PEUT NOUS CACHER

CE QU'ELLE PEUT NOUS REVELER...

Si le conte est d'abord un récit d'aventures tout à fait imaginaire, la légende elle, se caractérise par sa racine, par sa source, par son authenticité initiale toujours un peu déformée pourtant par l'imagination du conteur.

Cette part de " vrai " qui continue de vivre dans le cœur même de la légende, représente une richesse fantastique pour celui qui veut aller plus loin, pour celui qui veut dépasser le simple récit.

Comprendre la légende, c'est découvrir son secret, mais c'est aussi chercher à s'inspirer de ce qu'elle nous apprend ; elle peut être une véritable nourriture de l'esprit, d'autant plus que son message s'adresse toujours au cœur, aux sentiments des humains...

LEGENDES INDIENNES DU CANADA

- Pitchi, le rouge-gorge
- Mandamin ou la légende du maYs
- Moowis, où es-tu Moowis ?
- 1 • • L'esprit du chef
-) • Windigo
- Femme d'hiver
- , • Le retour de l'enfant
- 4 • Le chemin sans fin
- Megmoowesoo, l'esprit enchanteur
- Le chemin des esprits N° 1
- Le chemin des esprits N° 2
- Le chemin des esprits N° 3
- Glooscap, le grand chef
- La boîte magique.

PITCHI LE ROUGE-GORGE

Légende Ojibway tournée à Cape Cracker, Ontario, avec la participation des Indiens Chippewas, de la Bande Nawash.

Cette légende Ojibway raconte les origines de Pitchi le Rouge-Gorge, ainsi que la recherche des jeunes pour la paix, à travers la musique et les chants.

Ménominée voulait faire du jeune Bnesse un vaillant guerrier, et lui imposa un entraînement physique intensif. Mais aveuglé par sa propre ambition, il ne voyait pas la véritable nature de son fils, plus porté vers la musique et le chant que vers le combat.

Pour forcer le destin, Ménominée envoya Bnesse à la " Place des Visions ", en espérant qu'un rêve lui montre le chemin à suivre, le chemin de la guerre.

Mais le Créateur en avait décidé autrement : chacun peut et doit faire ce qu'il désire ... Bnesse aura une vision, vision d'un magnifique oiseau. Un oiseau qui peut-être transformera l'enfant en un merveilleux petit rouge-gorge ...

MANDAMIN, OU LA LEGENDE DU MAÏS

Légende Ojibway tournée à Wikwemikong, Ontario, avec la participation des Indiens d'Ottawa.

Cette légende décrit comment le Grand manitou envoya Mandamin (ou le maïs) chez les tribus indiennes pour les préserver de la faim.

Zhomin était un garçon respectueux des traditions et des coutumes. Les anciens le chargèrent de s'occuper d'un étranger nommé Mandamin (qui signifie l'aliment merveilleux), qui venait d'arriver au village. Celui-ci se disait envoyé par le " Grand Mystère " pour mettre Zhomin à l'épreuve, épreuve qui consistait en une lutte au corps à corps : le vainqueur serait celui qui tuerait l'autre...

Zhomin, de nature très courageuse, réussit à vaincre l'étranger et l'enterra comme ce dernier le lui avait indiqué avant de mourir. Par la suite, Zhomin se rendit chaque jour sur la tombe pour y porter des offrandes et réciter des prières de reconnaissance et de tristesse.

Vers la fin du printemps, Zhomin remarqua une plante étrange qui avait poussé au centre de la tombe. Il demanda au sorcier du-village de l'examiner. .. Le sorcier arracha les feuilles vertes, et surpris, goûta aux grains jaunes qui se trouvaient à l'intérieur. La saveur sucrée détermina que la plante représentait le bien : il s'agissait en fait de Mandamin, l'aliment merveilleux : le maïs.

Le courage dont avait fait preuve Zhomin, en acceptant de se battre, était récompensé. Cette nouvelle plante allait bouleverser l'avenir des peuples indiens...

MOOWIS, OÙ ES-TU MOOWIS ?

Légende Algonquienne, tournée au lac à la Truite, (Abitibi-Témiscamingue) Québec, avec la participation des Indiens Algonquins.

Cette histoire raconte comment deux jeunes gens perdirent l'amour qui les unissait, à cause de leur fierté et de leur jalousie entêtée.

Beau-Gars, le jeune homme le plus beau et le mieux habillé du village était amoureux de la belle Cochis. Mais elle ne lui prêtait aucune attention. Blessé dans son amour-propre, Beau-Gars décida alors de se venger.

Aidé par un esprit qu'il connaissait, il fabriqua avec de vieux chiffons et de la neige, un bonhomme de neige richement vêtu, qui s'anima à l'appel magique de son nom " Moowis ".

Cochis, en le voyant, tomba éperdument amoureuse du bel étranger. Son père décida alors de les marier au plus vite.

Mais Moowis risquait de fondre à chaque instant : il s'empressa de quitter le village et Cochis insista pour le suivre. Beau-Gars ne put s'empêcher de sourire : son stratagème avait réussi !

Cochis essaya de rattraper Moowis mais celui-ci avait fondu à la chaleur du jour. La jeune fille éplorée ne trouva que de vieux chiffons enfouis dans la neige.

Moowis avait disparu à jamais et Cochis, tout en se lamentant, le chercha des années au milieu des forêts.

Mais les pleurs de Cochis résonnèrent toute la vie dans le cœur meurtri de celui qui s'appelait Beau-Gars.

Le destin de l'un s'écoula comme le torrent, d'une manière immuable.

L'ESPRIT DU CHEF

Légende Chippewa tournée à Wikwemikong, Ontario, avec la participation des Indiens d'Ottawa.

Voici le récit d'un chef décédé, qui laisse tomber sa colère et trouve un moyen de raconter à son peuple son expérience magnifique sur le chemin des âmes.

Un jour, un chef Chippewa, parti en guerre contre les Sioux, reçut une flèche en pleine poitrine.

Il fut assis le dos contre un arbre, puis abandonné là. Mais le chef n'était pas mort. Il ne pouvait ni bouger, ni parler, mais voyait et entendait tout ce qui se passait autour de lui. Quand il réalisa que ses guerriers l'avaient laissé pour mort sans même l'enterrer, il sentit la rage et l'angoisse l'envahir. ..

Il se leva, ou plutôt son esprit se leva, et les suivit, mais ses propres guerriers ne le voyaient pas. Il leur parla, mais ils ne l'entendirent pas ... Comment le chef allait-il pouvoir se faire comprendre et transmettre aux siens son expérience sur le chemin des esprits, une expérience extraordinaire que nous découvrirons dans cette magnifique légende.

LE WINDIGO

Légende Montagnaise tournée à Pointe-Bleue, Québec, avec la participation des tribus montagnaises.

Cette histoire raconte comment le grand vent, Windigo, ou /'Esprit de /'Avidité, punit un jeune homme de son avarice.

Un jour, il n'y a pas si longtemps, un homme tua deux orignaux, et en fut très fier. Il pensait aux bons repas qu'il offrirait à sa famille et à l'argent qu'il gagnerait en vendant le surplus de viande aux blancs.

Soudain, des nuages venant de nulle part se formèrent au-dessus de lui. Le vent se mit à souffler violemment. Un hurlement se fit entendre, puis un autre ... L'effroi s'empara de l'homme qui s'enfuit en laissant les bêtes fraîchement tuées derrière lui.

Le lendemain, lorsqu'il revint sur les lieux pour récupérer la viande, une tempête s'éleva de nouveau, et il entendit les mêmes hurlements que la veille ... Le Windigo ... L'Esprit de l'Excès, qui allait le punir d'avoir tué un orignal pour s'enrichir ..

LA FEMME D'HIVER

Légende Ojibway tournée à Wikwemikong, Ontario avec la participation des Indiens d'Ottawa.

Cette légende parle de la magie du monde animal et enseigne la signification de la fidélité et de l'amour.

Un jeune chasseur vivait seul dans les bois pendant tout l'hiver. Un jour, il aperçut un orignal qui l'observait de ses grands yeux bruns. Quelque chose l'empêcha de tirer... Il rentra chez lui, un peu songeur, et trouva son wigwam enveloppé d'une lueur étrange.

Une surprise l'attendait à l'intérieur : tout était bien rangé et un repas avait été préparé. Pourtant, il ne vit personne... La scène se répéta et, un soir, autre surprise : il trouva une jeune femme qui l'attendait en souriant. Le chasseur fut heureux de ne plus être seul. ..

Le printemps venu, il rentra au village après avoir promis à sa femme de lui rester fidèle et de revenir l'hiver suivant. Il tint parole, et plusieurs mois plus tard, il retrouva sa femme et un nouveau-né extraordinaire, capable de marcher malgré son tout jeune âge... Ils vécurent heureux jusqu'au printemps, et le jeune chasseur rentra à son village.

Cependant il oublia ses promesses et épousa la fille du chef.

A la première neige, celle-ci l'accompagna dans la forêt et découvrit la femme d'hiver avec deux enfants. Celle-ci comprenant ce qui s'était passé, s'enfuit en laissant les petits.

Le chasseur était très triste. Une nuit, il rêva que ses enfants le quittaient pour rejoindre leur mère et il eut l'impression qu'ils s'étaient transformés en ... orignaux ...

A son réveil, il constata que ses enfants étaient bel et bien partis. L'homme décida de les rattraper... et abandonna la fille du chef, délaissant ainsi son clan ancestral. Arrivé près d'une clairière, il aperçut une femelle orignale entourée de ses deux petits. L'homme comprit qu'il s'agissait de sa famille. Accepterait-il de la rejoindre, et à quel prix ?

Lui faudrait-il désormais vivre comme l'animal, sans rien posséder, en protégeant sa famille afin qu'elle puisse, elle aussi, subsister et l'aimer?

LE RETOUR DE L'ENFANT

Légende tournée au Lac Trout, Abitibi-Témiscamingue, avec la participation des Indiens Algonquins.

Cette légende raconte le chagrin d'un jeune homme, face à la mort de sa femme, et sa lutte pour trouver un avenir meilleur pour lui et son fils.

Le fils d'un chef épousa une fille de son village. Ils vécurent heureux plusieurs mois, et bientôt, la femme attendit un enfant. Mais un matin, elle se réveilla très malade ; le soir, son état avait empiré, et peu après minuit, elle mourut, sans avoir mis son enfant au monde. Tout le village porta le deuil pendant deux jours, et on l'enterra au matin du troisième jour.

Son époux, en proie au désespoir, coucha chaque soir sur sa tombe. On lui apportait de la nourriture, mais il refusait d'avaler quoi que ce soit. À la fin, sa mère le supplia de réagir, et il entra chez lui manger ce qu'elle lui avait préparé. Puis, à la tombée de la nuit, il retourna auprès de sa femme, et s'endormit sur sa tombe.

Un beau jour, le pauvre mari aperçut un enfant à l'entrée de la tombe. Qui était-il ? Vivait-il ici ? S'agissait-il de son propre fils né, malgré tout à l'intérieur de la tombe ?

Cette légende va nous permettre de découvrir la solidarité et l'importance de l'amour, un amour si puissant, capable de faire naître la vie au sein même de la mort.

LE CHEMIN SANS FIN

Légende Ojibway tournée à Whitefish River, Ontario, avec la participation des Indiens Chippewas de la réserve Birch Island.

Cette histoire décrit les tours que joue l'esprit du monde à un jeune homme qui cherche égoïstement à posséder la beauté.

Au hasard d'une promenade, Beedut arriva dans une clairière dont le centre était entièrement piétiné, comme si une énorme bête s'y était couchée à plusieurs reprises. Il suivit des traces de mocassins qui le menèrent tout autour de la clairière. Lorsqu'il revint à son point de départ, il se rendit compte qu'il s'agissait d'un chemin sans fin.

Il entendit tout à coup de la musique et aperçut un étrange bateau descendre du ciel et se poser au centre de la clairière. De belles jeunes filles en sortirent en riant et se mirent à danser. Puis elles remontèrent dans leur bateau et s'envolèrent en chantonnant la même mélodie.

Le jeune homme tomba amoureux de la plus jeune des visiteuses et avec l'aide de son esprit protecteur, qui lui donna le pouvoir de se transformer comme il le désirait, il la captura et l'épousa.

Mais Beedut savait-il qu'il avait épousé celle qui voyageait dans le bateau qui va du rivage de la vie au rivage de la mort ?

MEGMOOWESOO, L'ESPRIT ENCHANTEUR

O-TAI est bossu et méprisé de tous. Un jour, il rencontre une femme dans la forêt qui par sa musique le transforme en un bel et riche indien.

O-TAI revient au village et choisit pour femme les deux plus pauvres jeunes filles et puis il disparaît.

La communauté vient de perdre ce qui était, au fond, le meilleur d'elle-même car elle n'aura plus l'occasion de se comporter avec générosité envers les défavorisés qui habitaient le groupe.

O-TAI est bossu et méprisé de tous les habitants de son village. Il vit seul avec sa grand-mère dans un wigwam délabré. O-TAI se perdra à l'occasion d'une chasse et il rencontrera par hasard une étrangère qui le charmera par sa musique.

La jeune fille lui fait perdre la notion du temps ; un jour elle lui fera jouer de la flûte, ce qui transformera O-TAI le bossu en un bel et riche indien.

Au village, tout le monde est en admiration devant O-TAI. Le chef, pris brusquement d'un vif intérêt par l'homme, lui présente sa fille.

O-TAI refuse l'offre du chef. Il préfère choisir les jeunes filles les plus pauvres du village ; c'est alors qu'O-TAI disparaît emportant avec lui sa grand-mère et ses deux nouvelles femmes.

Le Chamam comprendra le message et avertira son peuple : ne méprisez jamais les pauvres et les défavorisés. Il faut les aider sans réserve. Chacun est utile dans un groupe.

LE CHEMIN DES ESPRITS

Légende Ojibway tournée à Whitefish River, Ontario, avec la participation des Indiens Chippewas de la réserve Birch Island.

Cette légende parle de l'espoir retrouvé par un jeune homme qui, ayant perdu sa très belle femme, souffrit un douloureux chagrin.

Cette légende des Indiens Ojibway du Lac Huron, et plus précisément des Indiens Chippewas, raconte l'histoire du jeune Guijek qui, quelques mois après s'être marié, perdit sa femme d'une manière accidentelle. Guijek était follement amoureux de la belle Waba Onigouch (étoile du matin) et il refusa d'accepter cette mort injuste à ses yeux.

Guijek ne se consolait pas malgré les conseils de ses parents et de tous les gens du village. Guijek préféra s'installer près de la tombe de Waba Onigouch. Il se laissait mourir quand une nuit, il eut une révélation ... Oui, c'était bien cela, il lui fallait tenter l'impossible et aller par lui-même jusqu'à la Terre des Esprits afin de reprendre sa bien-aimée et la ramener dans le monde des Vivants.

Le voyage qu'il va entreprendre dans un monde étrange va lui permettre, grâce à son entêtement, d'entrevoir le Monde des Esprits dû à un dédoublement momentané de son corps.

Le Chemin des Esprits est terriblement difficile, Guijek devra lutter et éloigner les tentations qui vont le harceler pour l'empêcher d'atteindre son but. Il traversera la rivière des Vivants et des Morts et, il y rencontrera des esprits condamnés à passer leur éternité à errer dans la vase, entre deux eaux, entre la vie et la mort car ils ne pourront jamais atteindre l'autre rive.

Grâce également au privilège qui lui sera accordé par le gardien de la Terre des Esprits, Guijek sera plongé dans un monde où le jour et la nuit se confondent - où les êtres humains et les animaux ne font qu'un par moment - où la fête est continuelle - et où sa bien-aimée, Waba Onigouch, qu'il ne peut ni toucher, ni interpeller, ne fera rien pour le retenir.

Déçu, mais aussi satisfait d'avoir revu une dernière fois sa bien-aimée, Guijek devra quitter le monde des Esprits et revivre le cauchemar de sa progression mais en sens inverse cette fois.

Waba Onigouch, sa femme, était heureuse et indifférente à tout ce qui pouvait être vivant. Et lui, Guijek n'avait plus qu'à accepter le sens de sa vie jusqu'à ce que son tour vienne.

Ce qu'il avait vu, il lui fallait désormais le communiquer le faire comprendre aux habitants du monde des Vivants.

Il y a un temps pour la vie.

Il y a un temps pour la mort.

Tout est bien, très bien ainsi qu'ils qu'ils suient les cures, quels que soient les

|| JOIII'IIIB.

GLOOSCAP LE GRAND CHEF

Légende Micmac tournée à Maria, Gaspésie, avec la participation des Indiens Micmac de la réserve de Maria.

Cette légende raconte l'histoire de deux frères envoyés sur terre pour y créer la vie humaine et animale. Dans la lutte qui les opposera, Glooscap symbolise le Bien, son frère, Malsum, symbolise le Mal.

Cette légende Micmac nous raconte l'histoire de deux frères envoyés sur terre pour créer la vie humaine et animale.

Glooscap est le symbole du bien, Malsum son frère qui avait une tête de loup et un corps humain, représentait le Mal.

Glooscap se mit au travail. Il créa les " WABANAKE " ceux qui vivent là où le soleil se lève. Il créa aussi le monde animal.

Aigri de ne pouvoir créer le Bien, Malsum jeta un mauvais sort à Glooscap - Une créature laide et vile naquit de cet acte - Malsum décida donc de l'utiliser pour semer la discorde brisant ainsi l'ordre et l'harmonie que Glooscap avait créés.

Désormais, l'être humain allait devenir l'ennemi de " l'être animal ". C'est ainsi que le peuple Wabanake fut obligé de tuer pour se nourrir et pour se vêtir.

L'ordre des choses voulait que les deux frères se livrent combat.

Depuis lors, la victoire de Glooscap sur Malsum symbolise le triomphe du Bien sur le Mal.

LA BOÎTE MAGIQUE

Légende Micmac tournée à Maria (Gaspésie), Québec, avec la participation des Indiens Micmac.

Dans ce récit, un jeune découvre, à travers la mystérieuse sagesse d'une boîte magique, que l'amour véritable n'a pas besoin d'être mis à l'épreuve.

Un jeune garçon, Noujéké-spasou, n'était bon qu'à faire sécher les mocassins de ses frères. Un jour, l'un d'entre eux arriva de la chasse avec un corbeau. Noujéké-spasou se dit en lui-même " Je me marierai avec une jeune fille aux cheveux noirs comme le corbeau, aux lèvres rouges comme le sang et à la peau blanche comme la neige ".

Et voilà Noujéké-spasou sur le chemin de cette belle inconnue.

Il voyagea pendant plusieurs lunes lorsqu'il rencontra un vieillard qui lui remit une boîte magique.

Grâce à cette boîte, Noujéké-spasou arriva finalement dans le village où vivait la jeune fille de ses rêves. Malheureusement, elle était la fille d'un chef tyrannique, et Noujéké-spasou dut répondre à des exigences toutes plus difficiles les unes que les autres, afin de mériter celle qu'il aimait.

La boîte magique procurait à Noujéké-spasou des pouvoirs surnaturels, mais allait-il pouvoir faire front aux malédictions de ce chef ?

La jeune fille qu'il cherchait tant n'était-elle pas en fait la première clarté du jour?

C'est alors que Noujéké-spasou se trouva transporté à son tour au cœur même de cette lumière.

LES PREMIERS OCCUPANTS

Les premiers occupants du Canada, ceux que les Européens des XVIème et XVIIème siècles ont nommés " Indiens " ne parlaient pas tous la même langue. Ils se répartissaient en plusieurs nations. Chaque groupe avait développé un mode de vie adapté à son environnement naturel, à ses traditions et à ses relations avec les autres.

Dans cette partie du continent, que l'on appelle aujourd'hui le Québec, vivaient alors deux familles linguistiques distinctes : les **Algonquiens** et les **Iroquoiens**.

Les Algonquiens habitaient une région riche en gibier et en poisson. Constitués en petits groupes, ils n'avaient pas de lieux fixes et se déplaçaient à l'intérieur de vastes territoires. L'organisation sociale et politique de cette famille n'était pas rigide.

Les Iroquoiens, pour leur part, vivaient dans une région au climat et au sol propices à la culture. Plutôt sédentaires, ils se regroupaient en villages de quelques milliers de personnes. Ils logeaient dans de grandes maisons où cohabitaient plusieurs familles. Pour la plupart agriculteurs, les Iroquoiens tiraient du sol la majeure partie de leur nourriture, à laquelle s'ajoutait un peu de gibier et de poisson. L'organisation sociale et politique des Iroquoiens avait atteint une grande complexité.

Les nations indiennes faisaient du troc entre elles en échangeant du maïs, du gibier, des fourrures et même du cuivre provenant du Lac Supérieur.

Quelques 30 000 Indiens vivent au Québec. Plus de la moitié a moins de 20 ans. La famille algonquienne comprend sept nations indiennes : Abénakis, Algonquins, Attikameks, Cris, Micmacs, Montagnais, Naskapis. La famille iroquoise en compte deux : Hurons, Mohawks. Les Indiens habitent 38 villages répartis à travers le Québec. De ce nombre, 18 sont de type isolé, 15 de type rural et 5 de type urbain.

Les villages indiens sont régis aujourd'hui par un conseil de bande élu, composé d'un chef et d'un ou plusieurs conseillers. Les conseils de bande exercent les pouvoirs que leur accorde la Loi sur les Indiens, auxquels s'ajoutent de nombreuses responsabilités dans les domaines de l'éducation, du développement communautaire et du développement économique, d'une manière plus générale. Environ 5 % de la population canadienne, soit plus d'un million de personnes, sont les descendants des premiers occupants de pays, les Indiens. De ce nombre, 700 000 sont, soit des Indiens non inscrits, soit des Métis issus d'indiens et de Blancs. On estime à 296 000 le nombre d'indiens inscrits en vertu de la loi sur les Indiens.

Les anthropologues pensent que les Indiens sont venus d'Asie septentrionale en Amérique du Nord, à l'époque pré-historique, par migrations successives, en passant par la mer de Behring. On croit également qu'un certain nombre d'indiens aurait émigré vers les régions méridionales et seraient les ancêtres des Aztèques, des Mayas et des Incas de l'Amérique Centrale et du Sud. On estime qu'à l'arrivée des premiers Blancs, les Indiens étaient au nombre d'environ 200 000 en Amérique du Nord.

Aujourd'hui, les 575 collectivités indiennes connues au Canada sous le nom de " bandes " occupent 2 233 réserves qui varient, en étendue, de 1 à 350 000 ares. ce qui représente un total de 6.4 millions d'ares. Sept cents réserves seulement sont habitées. environ 30 % de la population totale indienne ayant choisi de vivre hors des réserves.

Les Indiens du Canada ne constituent pas un peuple homogène ; ils se partagent en dix grandes familles linguistiques, elles-mêmes composées de tribus ayant chacune son propre dialecte. Au Canada même, on parle 58 dialectes indiens. A l'Est des Montagnes Rocheuses, on trouve quatre groupes linguistiques (algonquin, athapascan, iroquois, et sioux) et six en Colombie Britannique (kootenay, salish, wakashan).

Les Indiens d'origine algonquienne sont les plus nombreux et sont dispersés sur un territoire qui s'étend de l'Atlantique aux Rocheuses. Ils comprennent les tribus bien connues de Micmacs, de l'Île du Prince Edouard, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, ainsi que les Montagnais du Québec, les Sauteux, les Cris et les Pieds Noirs de l'Ontario et des Prairies.

Les Indiens de souche iroquoise, y compris les Hurons, habitent les provinces de l'Ontario et du Québec. Les Athapascans vivent au Yukon et dans les territoires du Nord-Ouest, tandis que les tribus des Sioux sont établies dans certaines parties du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

La population indienne du Canada bénéficie d'un riche patrimoine culturel puisé à diverses sources. Le développement économique et social de ses diverses composantes est inégal : certains Indiens sont encore des nomades vivant du produit de la chasse, d'autres sont des intellectuels ou des travailleurs qualifiés. Comme toute autre collectivité au Canada, la bande indienne ou le groupe subit les influences économiques, sociales et géographiques de son environnement.

Les diverses tribus indiennes implantées sur le littoral de l'Atlantique ont vécu d'abord de chasse, ignorant tout de l'agriculture. Aujourd'hui, elles s'adonnent à la sylviculture, à l'agriculture, à la pêche et à l'artisanat, à peu près de la même façon que les autres Canadiens établis dans les Maritimes.

A l'arrivée des colons européens, la région du Saint-Laurent et celle des Grands Lacs, qui devinrent le centre des provinces de l'Ontario et du Québec, étaient habitées, comme aujourd'hui d'ailleurs, par deux groupes principaux d'indiens, les Iroquois, dont les Hurons et les Algonquins comprenant les Sauteux, les Algonquins et les Abénaquis. Les Iroquois, qui étaient agriculteurs, furent sans doute la seule race aborigène à s'adonner à cette activité avant la venue des Européens. Les Algonquins, par ailleurs, tiraient surtout leur subsistance de la chasse. Aujourd'hui, les Iroquois comme les Algonquins vivant dans les régions développées, se livrent surtout à l'agriculture, ou exercent des professions ou certains métiers dans l'industrie, tandis que ceux des régions isolées vivent surtout des ressources de la forêt, du produit de la chasse, de la pêche et du piégeage.

De nos jours, les problèmes des autochtones découlent de la pauvreté mais aussi de l'état d'aliénation culturelle dans lequel ils se trouvent par rapport à la société non indienne. Certains ont du mal à s'adapter au mode de vie des Blancs et à l'amenuisement des ressources tirées des activités traditionnelles du piégeage et de la pêche.

Dans ce monde moderne, les Indiens veulent que soient préservés leurs traditions et leur héritage culturel.

Ils aspirent à l'autodétermination politique et économique. Ils veulent prendre eux-mêmes les décisions qui les concernent.

Les Ojibways ou les Chippewas de la Région des Grands Lacs en Ontario

D'après les histoires racontées depuis des générations et des générations par les Ojibways ou les Chippewas, ils habitaient, il y a bien longtemps, " sur les rives de la Grande Eau Salée, vers le soleil levant ", c'est-à-dire sur les côtes de l'Océan Pacifique. Ils s'installèrent plus à l'ouest, sur le Saint-Laurent, les Grands Lacs et enfin sur les rives du Lac Supérieur. Vers les années 1500, quand les explorateurs européens commencèrent à débarquer sur la côte atlantique de l'Amérique du Nord, le peuple Ojibway vivait sur la rive Nord du Lac Huron et Est du Lac Supérieur. Lorsque les commerçants et les missionnaires français atteignirent la terre des Ojibways, vers les années 1690, une bonne partie de ce peuple des forêts s'était déplacée au Sud du Lac Supérieur et dans le Haut Michigan. Plus tard encore, ils s'installèrent plus loin, dans les forêts du Nord du Wisconsin et du Minnesota. C'est à cette époque qu'ils repoussèrent les Sioux et les Dakotas plus vers l'Ouest. Quelques Ojibways décidèrent par la suite de s'installer encore plus à l'Ouest, au Dakota et au Manitoba (Canada). D'autres encore ont immigré au Sud et à l'Est du Lac Supérieur, au Michigan et en Ontario.

Les Ojibways ou les Chippewas appartiennent au groupe linguistique Algonquin. Ces noms leur ont été donnés par d'autres peuples. Le mot " Ojibway " signifie " rôtir jusqu'à être tout ridé ". On les a sans doute appelés ainsi parce qu'ils portaient des mocassins différents avec une fronce sur le devant. Le mot " Chippewa " est, en fait, le même nom mais prononcé puis déformé par les Français et les Anglais il y a très longtemps. Les Ojibways se sont toujours appelés eux-mêmes " Anishnabe " c'est-à-dire Premier Homme. Leur vie, leur croyance s'expriment très bien à partir des légendes recueillies chez eux près du Lac Huron, telles :

Le Chemin des Esprits
Mandamin
Pitchi le rouge-gorge
Le Chemin sans fin
L'Esprit du Chef.

Le statut légal des Indiens... quelques dates :

- 1763:** Le Traité de Paris. Les Anglais prennent possession du Canada.
- 1763 :** La proclamation royale. On établit les principes d'une administration civile au Canada et l'on concède certains avantages territoriaux aux Indiens. Tous les territoires et terres compris entre les frontières du Canada et celles de la Terre de Rupert sont réservés à l'usage et à l'occupation exclusifs des Indiens.
- 1774:** L'Acte de Québec. La désignation " Territoire Indien " disparaît. Les Indiens conservent toutefois leurs droits d'usufruit et d'occupation.
- 1867:** L'Acte de l'Amérique du Nord Britannique. Le gouvernement Fédéral a juridiction exclusive sur les Indiens et les terres réservées aux Indiens, en vertu de l'article 91, paragraphe 24.
- 1876:** L'adoption de la première loi sur les Indiens.
- 1812 :** Les frontières du Québec sont étendues à leurs limites actuelles. La désignation " Terre de Rupert " disparaît et les Indiens se voient accorder des garanties : aucun individu, organisme ou gouvernement ne peut obtenir la reddition des droits indiens sans conclure au préalable un traité ou une entente.
- 1951:** Révision de la loi de 1876 sur les Indiens. Cette loi, toujours en vigueur, est actuellement en révision.
- 1966 :** Création du Ministère des Affaires Indiennes et du Nord Canadien.
- 1969 :** Le Livre Blanc du Gouvernement donne lieu à des controverses et est rejeté par les Indiens. Par la suite, le Gouvernement convient de ne pas modifier les dispositions de la loi sur les Indiens sans avoir au préalable consulté les Indiens eux-mêmes.
- 1975 :** Le Gouvernement annonce son intention de redéfinir ses rapports avec les 280 000 Indiens inscrits (à l'époque), d'inciter les Indiens à conserver leur identité au sein de la société canadienne et de sauvegarder leurs droits constitutionnels particuliers.

Les renseignements contenus dans les pages suivantes ne prétendent pas rappeler en toute exactitude historique les moments et modalités de l'occupation du territoire maintenant québécois par les diverses tribus et nations indiennes.

D'abord colligés à la hâte en préparation de la rencontre des Amérindiens du Québec et du gouvernement québécois qui eut lieu les 13, 14 et 15 décembre 1978 à Québec, ils ont été depuis mis à jour dans la mesure du possible.

Le Secrétariat des activités gouvernementales en milieu Amérindien et Inuit espère que cette information partielle projettera sur la réalité Amérindienne. Québécoise un certain éclairage et favorisera ainsi l'assainissement des relations entre les Amérindiens et les autres Québécois.

Les Abénaquis

En 1620, du Mayflower débarquent à Plymouth au Massachussetts les premiers colons anglais. Ils veulent des terres et ils sont plutôt hostiles aux Indiens ; les Abénaquis, entre autres, sont kidnappés et vendus comme esclaves. Des tribus indiennes se sentent menacées dans leur existence même. Celle des Pequots au Massachussetts se révolte et est impitoyablement écrasée. C'est la première bataille rangée entre les Blancs et les Indiens en Nouvelle-Angleterre. Les tribus sont indignées du traitement infligé aux Pequots et les Abénaquis regardent encore plus du côté de la Nouvelle-France qui leur fournit des armes.

On veut garder un état-tampon avec la Nouvelle-Angleterre, et Talon sanctionne l'alliance franco-abénaquise, déjà scellée par les missionnaires. Les Abénaquis font aussi des alliances avec les tribus algonquines du nord du St-Laurent. Il est temps, car, en 1675, la révolte des Indiens éclate en Nouvelle-Angleterre. Ce qu'on appelle la guerre du roi Philip ne dure pas une année mais pendant ce court laps de temps, 52 des 90 villages établis en Nouvelle-Angleterre sont attaqués. Les anglais écrasent impitoyablement les révoltés et vont même, lors d'un échange de prisonniers, jusqu'à emprisonner 400 Abénaquis présents ; certains seront pendus, d'autres vendus comme esclaves à Boston. Une partie des Abénaquis se réfugient en Acadie, une autre poursuit la guérilla dans le Maine alors que d'autres encore s'exilent en Nouvelle-France. En Beauce ou à Lorette, les Abénaquis voient arriver de nouveau d'autres réfugiés venant de la Nouvelle-Angleterre.

En 1689, la guerre éclate entre la Nouvelle-France et les colonies

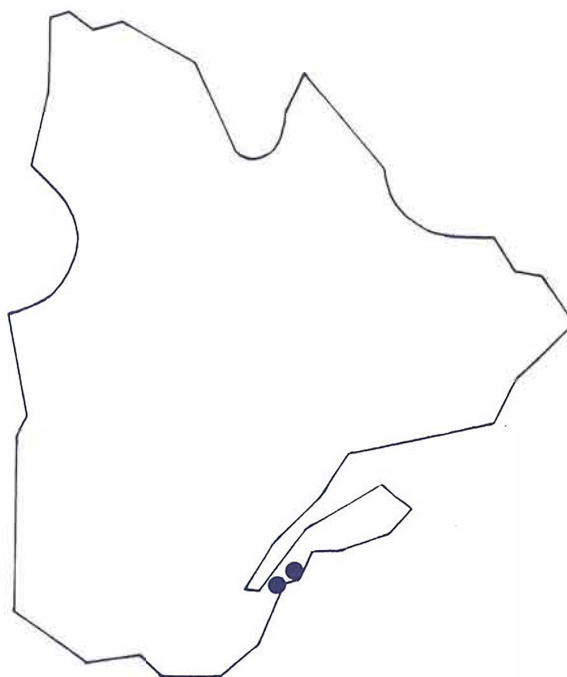
anglaises. Les Abénaquis avertissent Frontenac du projet de Phipps, participent à tous les combats et multiplient les raids vengeurs en Nouvelle-Angleterre. Le 25 juillet 1701, ils sont représentés à la grande paix de Montréal. Après une trêve de quelques années, la guerre reprend entre les Français et les Anglais. Un détachement canado-abénaquis attaque de nombreux postes de la Nouvelle-Angleterre.

Mais les Abénaquis restés en Nouvelle-Angleterre sont menacés d'extermination. Harcelés sans répit, leur scalp est même mis à prix pour 50 livres sterling ! Les réfugiés abénaquis affluent en Nouvelle-France. Le seigneur Crevier de St-François-du-lac et le seigneur de Pierreville leur cèdent chacun une partie de leur seigneurie, près de l'embouchure de la rivière St-François, au sud du lac St-Pierre (aujourd'hui Odanak).

C'est un endroit stratégique, car cet établissement à l'entrée de la rivière St-François constitue une barrière contre les incursions des Iroquois, et les Français savent que ceux-ci craignent particulièrement les Abénaquis. Les "Abénaquis réfugiés de l'Acadie jouent le même rôle lorsqu'on les installe sur les bords de la rivière Bécancour. Les Abénaquis resteront, jusqu'à la conquête, les alliés inconditionnels des Français. Désireux de se venger, ils participent à toutes les batailles et à la plupart des raids vers la Nouvelle-Angleterre. Les Anglais n'oublient pas les redoutés " St-Francis Indians " et lors de la conquête (1750), ils incendient Odanak et massacrent ses habitants qui se réfugient à Oka, Akwesasne et Kahnawake. Ils reviendront à Bécancour et à Odanak où naîtra en 1871 le poète québécois Charles Gill.



Abénaquis



BECANCOUR:

Localisation : 20 km à l'Est de
Trois-Rivières

Origine : Créée en 1708

Population : 40 (la bande comprend
65 membres)

Langue : Abénaquise

**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Approximativement
57 HA

**Activités
Principales** :

ODANAK:

24 km à l'Est de Sorel

Créée en 1700

185 (la bande comprend
660 membres)

Abénaquise

Française

Approximativement
607 HA

Fumage du maskinongé,
camping, artisanat selon
des méthodes ancestrales.

Les Algonquins

La tribu des Algonquins a donné son nom à une des grandes familles linguistiques amérindiennes réunissant des tribus de la Gaspésie aux Rocheuses. Les Algonquins chassent sur un territoire qui va du St-Maurice à la vallée de l'Outaouais et de l'Abitibi à la Huronie. Les Algonquins contrôlent la rivière qui sera pendant 250 ans la route vers l'Ouest, l'Outaouais. En 1603, lorsque Champlain arrive à Tadoussac, c'est la fête. Les tribus algonquines viennent de chasser les Iroquois du St-Laurent. Ils servent d'intermédiaires dans le commerce des fourrures, mais les Hurons deviennent les véritables courtiers de la fourrure. Toutefois, la route pour la Huronie passe par l'Outaouais.

Dès 1613, Champlain remonte d'Outaouais jusqu'à l'Île-aux-Allumettes afin de discuter avec les Algonquins. Ceux-ci désirent être les intermédiaires entre les Hurons, qui recueillent des fourrures un peu partout, et les Français. Mais les Français préfèrent les liens directs avec la Huronie. Les Algonquins constatent que la présence des Français sur l'Outaouais empêche les attaques iroquoises, ce qui leur laisse tout le temps voulu pour prélever des droits de passage exorbitants aux Hurons qui passent fatalement par l'Outaouais avec leurs canots et leurs fourrures.

Bientôt les convois de fourrures se multiplient sur l'Outaouais. La fourrure vient de la Baie James, des Grands Lacs, de l'Abitibi et passe par l'Outaouais. Pendant une vingtaine d'années, le commerce se poursuit malgré les raids iroquois. Ceux-ci deviennent plus nombreux à partir des années 40 et les Iroquois font maintenant face aux Algonquins, eux aussi décimés par les maladies européennes contre lesquelles ils n'ont développé aucune défense naturelle. En 1649-50, la Ligue iroquoise détruit la Huronie et se tourne vers l'Outaouais pour combattre les Algonquins. Si Lorette, Trois-Rivières, Montréal voient affluer les réfugiés algonquins, on en retrouve

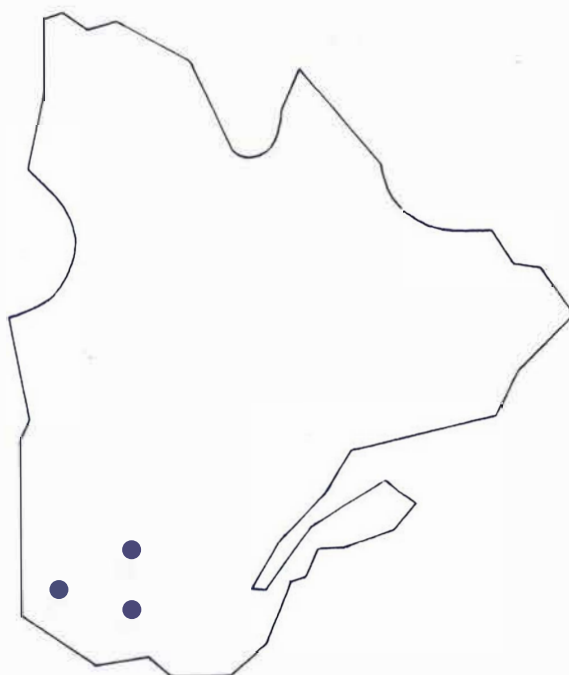
aussi chez les Montagnais, les Attikameks et les autres tribus algonquines de l'Abitibi et du Témiscamingue. Pendant une génération, les Algonquins disparaissent de l'Outaouais.

A la Baie James, Radisson réussit à commercer directement avec les Cris et ceux-ci, qui étaient à l'extrême limite du réseau de traite, n'ont plus besoin d'intermédiaires algonquins. A partir de la grande paix de 1701, par contre, les Algonquins peuvent retourner commercer dans l'Outaouais sans danger, mais la traite se déroule maintenant beaucoup plus à l'Ouest et il n'est plus question de droits de passage pour les commerçants. Parmi eux, ceux qui vont à la Baie James ou en Abitibi prennent l'habitude de faire une halte à Notre-Dame-du-Nord où il y a aujourd'hui la plus vieille réserve algonquine de la région. Dès 1785, un poste de traite est établi à Ville-Marie au Témiscamingue et à partir de 1821, il rayonne sur les comptoirs de Mattawa, de Kipawa et de Victoria.

Plus au sud, les colons blancs s'installent le long de l'Outaouais et l'industrie du bois naissante attire beaucoup de monde ; des bûcherons venus de partout remontent maintenant la Lièvre et la Gatineau. Des Algonquins se regroupent dans les missions chrétiennes de Ste-Anne-du-bout-de-l'Île ou du Lac des Deux-Montagnes où sont déjà les Mohawks chrétiens. Mais la plupart des Algonquins préfèrent s'établir dans la réserve nouvellement créée de Maniwaki, où existent depuis 1849 une mission des Oblats et un poste de traite. En 1879, le frère Mofette récolte une première poignée de blé à Ville-Marie et c'est le début de la colonisation du Témiscamingue ; les Blancs rejoignent les Algonquins. De là, les premiers colons remontent jusqu'en Abitibi au début du siècle. La construction du transcontinental brise l'isolement de l'Abitibi et c'est la fin de la vie traditionnelle des Algonquins qui se sédentarisent définitivement autour des postes de traite.



Algonquins



MANIWAKI:

Localisation : 128 km au Nord de Hull

Origine : Créée en 1851

Population : 845 (la bande comprend
1 130 membres)

Langue : Algonquine

**Secondes
Langues** : Anglaise
Française

Superficie : Approximativement
16 997 HA

**Activités
Principales** : Exploitation forestière, arti-
sanat, construction spécia-
lisée.

LAC-RAPIDE :

152 km au Nord de Mani-
waki

Créée en 1961

250 (la bande comprend
290 membres)

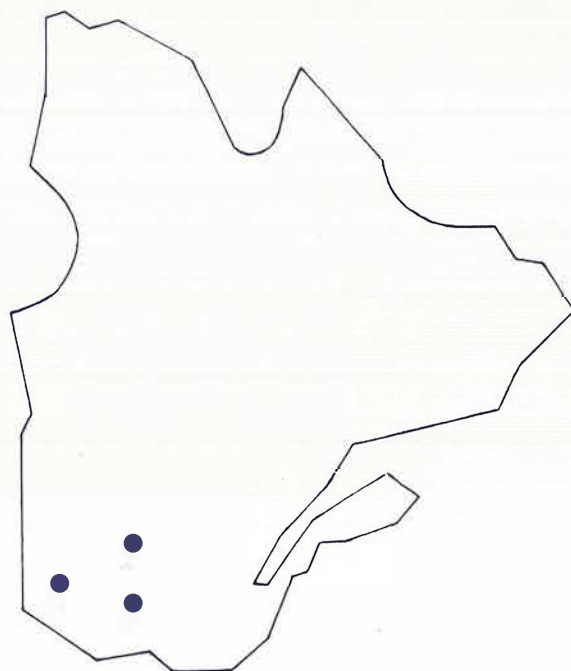
Algonquine

Anglaise
Française

Approximativement
28 HA



Algonquins



KEBAOWEK (Kipawa) :

Localisation : 10 km de Témiscamingue

Population : 205 (la bande comprend
215 membres

Langue : Algonquine

**Secondes
Langues** : Anglaise
Française

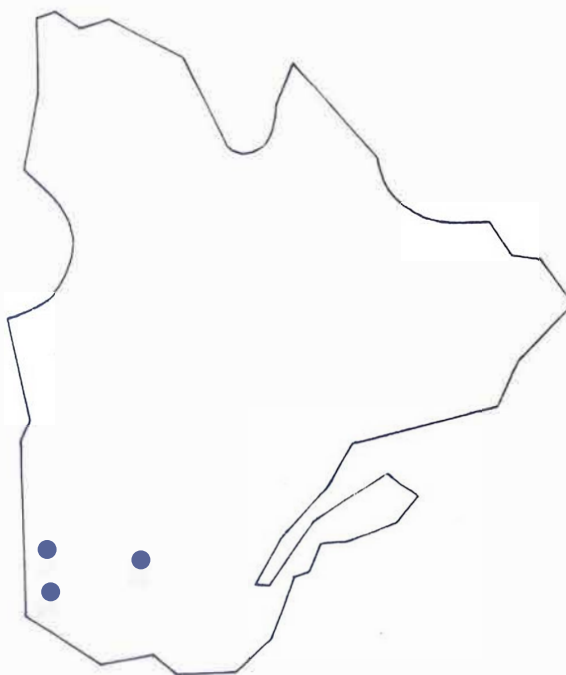
Superficie : Approximativement
6 HA

**Activité
Principale** : Exploitation forestière.



Algonquins

r-----,



WOLF LAKE:

Localisation : 40 km de Témiscamingue

Origine :

Population : 35 (la bande comprend 40 membres)

J., g e, : Algonquine

**Secondes
Langues** : Anglaise
Française

Superficie : Approximativement
4 HA

**Activités
Principales** :

TEMISCAMINGUE : (Notre-Dame-du-Nord)

33 km au Nord de Ville-
Marie

Créée en 1851

285 (la bande comprend
780 .membres)

Algonquine

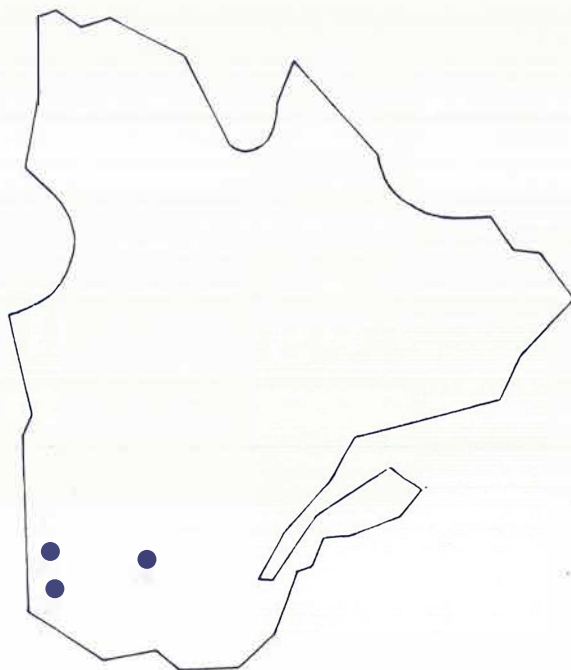
Anglaise
Française

Approximativement
2 428 HA

Artisanat, bijoux, travail
sur peaux, exploitation
forestière.



Algonquins



GRAND-LAC-VICTORIA :

Localisation : 50 km au Sud de Val-d'Or

Population : 25 (la bande comprend
245 membres)

Langue : Algonquine

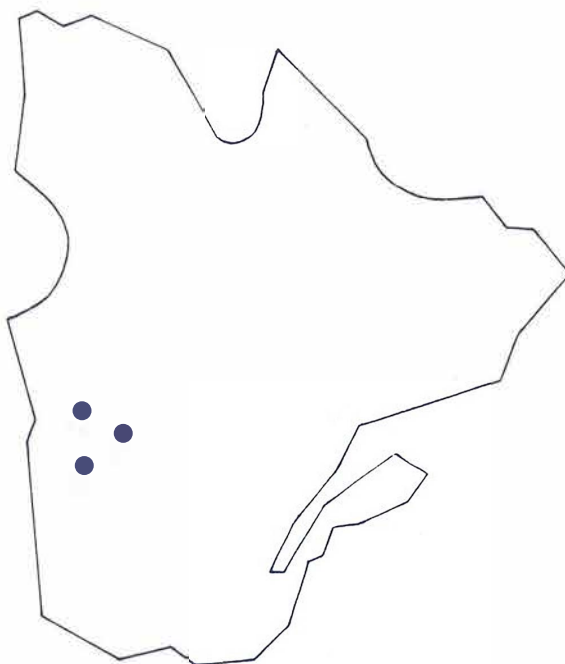
**Secondes
Langues** : Anglaise
Française

Superficie : Approximativement
12 HA

**Activités
Principales** : Piégeage, artisanat, exploi-
tation forestière.



Algonquins



LONGUE-POINTE :

Localisation : 72 km à l'Est de
Notre-Dame-du-Nord

Origine :

Population : 235 (la bande comprend
325 membres)

Langue : Algonquine

**Secondes
Langues** : Anglaise
Française

Superficie : Approximativement
40 HA

**Activité
Principale** :

LAC-SIMON:

32 km au Sud-Est de Val-
d'Or

Créée en 1962

280 (la bande comprend
490 membres)

Algonquine

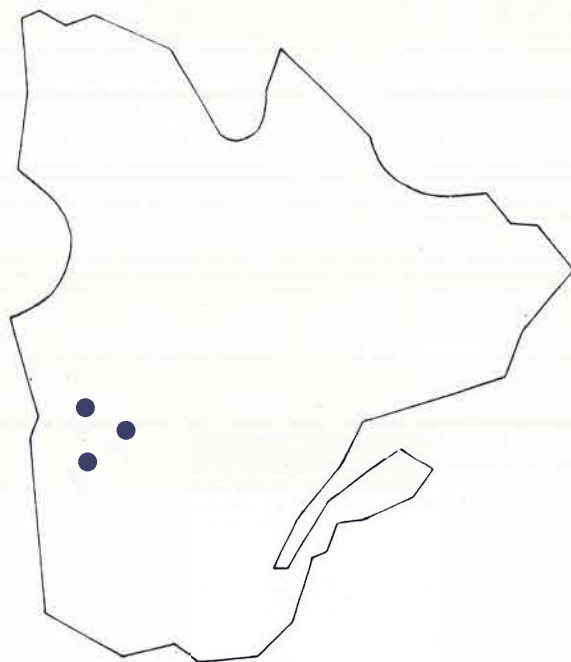
Française
Anglaise

Approximativement
275 HA

Exploitation forestière.



Algonquins



VILLAGE-PIKOGAN (Amos) :

Localisation : 3 km d'Amos

Origine : Créée en 1956

Population : 295 (la bande comprend 435 membres)

Langue : Algonquine

**Secondes
Langues** : Française
Anglaise

Superficie : Approximativement
53 HA

**Activités
Principales** : Piégeage, tourisme, exploi-
tation forestière, mines.

Les Attikameks

Au début du XVII^{ème} siècle, quand on commence à entendre parler d'eux, les Attikameks se trouvent dans la forêt boréale, aux sources du St-Maurice. Le bassin hydrographique de cette rivière permet des " sorties " faciles vers le lac St-Jean, la Gatineau, la Lièvre et, de là, vers les Hurons. Plus longue que celle qui passe par le St-Laurent, la voie commerciale qui relie, via les Algonquins, les Attikameks aux Hurons est aussi beaucoup plus sûre. En fait, les expéditions huronnes aux sources du St-Maurice sont tellement régulières que les prêtres de la Huronie utilisent ces commerçants pour le service postal, les lettres s'acheminant ensuite à Trois-Rivières par le Nord. Mais en 1649, la Huronie tombe et les Iroquois se tournent vers les Algonquins, les dispersent et s'attaquent ensuite aux Attikameks. C'est à ce moment qu'apparaît dans l'histoire du St-Maurice les Têtes-de-Boule.

S'agit-il d'un autre nom pour désigner les Attikameks survivants ? Les Têtes-de-Boule sont-ils originaires du Lac Supérieur comme on le prétend ? Sont-ils des immigrants ou des conquérants ? Quoiqu'il en soit, le commerce entre Trois-Rivières et les sources du St-Maurice se poursuit peu après. Les Attikameks sont quelquefois sollicités sur leur terrain par des coureurs de bois intrépides, mais, en général, ils descendent le St-Maurice vers Trois-Rivières où leur arrivée est annoncée par les crieurs publics. Le gouverneur Haldimand précise que le commerce avec les Attikameks représente l'activité principale de la ville.

Dès le début du XIX^{ème} siècle, des postes de traite sont établis aux lieux d'attroupement estival des Indiens, sur les axes des voies d'eau. Les courants de circulation des Attikameks sont drainés inéluctablement vers ces postes. En 1840, les Oblats commencent à visiter régulièrement les Attikameks, découvrant qu'ils sont avec les Mormons parmi les derniers polygames de l'Amérique du Nord. A cette époque, les Attikameks n'habitent aucun village. Peu nombreux, divisés en trois groupes principaux, ils vivent uniquement de

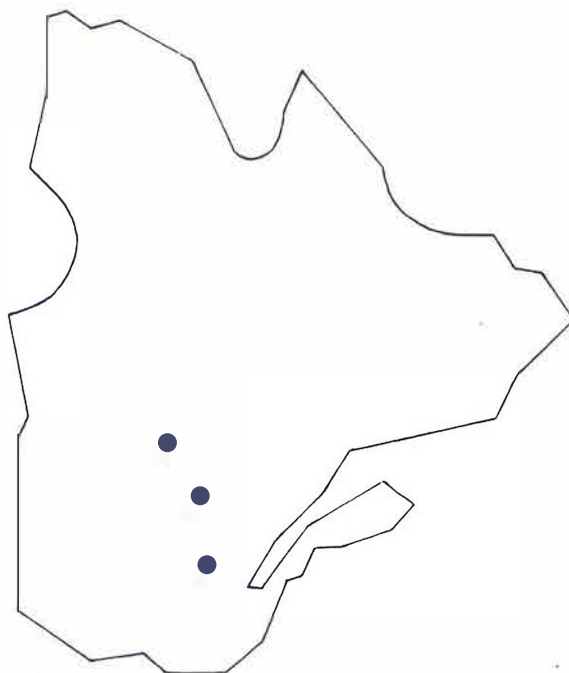
chasse, de pêche et d'un peu de piégeage. Du mois d'octobre au mois de mai, ils vivent en forêt, dans des camps d'hiver. Au cours de l'été, cependant, ils se rassemblent autour des postes de traite et de la chapelle, ces deux endroits faisant office d'aimants. Sous la pression des missionnaires, on abandonne les vieilles coutumes puis, en 1851, le gouvernement de l'Union crée la réserve Weymontachingue, là où les Attikameks se réunissent depuis longtemps autour du poste de traite et de la mission.

Dès lors, les différentes bandes commencent à s'individualiser et les chefs de Weymontachingue prennent plus d'importance que les chefs des camps d'hiver : la vie traditionnelle se modifie. Mais les produits des traiteurs, armes, etc... leur permettent de vivre dans la forêt avec une certaine autonomie et une relative abondance, du moins pour ceux qui sont capables d'y survivre. Une famille a besoin d'un territoire de 112 km où elle peut chasser, pêcher et piéger. Dans ce dernier cas, il faut couvrir en tous sens les 112 km. Il leur faut conserver un équilibre dans la chasse. Ainsi, au début du siècle, une famille de cinq personnes nécessitait 1920 repas durant la saison d'hiver ; un jeune orignal représente deux cents repas, un lièvre, deux. Mais à la fin du XIX^{ème} siècle, cette vie autonome s'achève.

Le potentiel forestier de la Haute Mauricie attire les Blancs et, dès 1909, la Tuque a son moulin. Une année plus tard, le 30 Juillet 1910, le train passe à Weymontachingue et bouleverse la vie de ses habitants. Un premier groupe quitte la réserve de Weymontachingue pour aller s'établir aux sources de la Manouane alors qu'un autre se dirige vers le lac Marmette où, malheureusement pour eux, on crée en 1918 le réservoir Gouin. Le groupe plie bagage et se dirige 96 km plus loin à l'Ouest où il s'installe. Les eaux du réservoir continuent à monter et leur campement est inondé. Ils quittent cet endroit pour se fixer finalement à l'emplacement actuel, Obedjiwan. Depuis, les réserves Attikameks sont devenues des villages forestiers.



Attikameks



MANOUANE:

Localisation : 120 km à l'Ouest de La Tuque

Origine : Créée en 1851

Population : 1 010 (la bande comprend 1 045 membres)

Langue : Attikamek

Seconde Langue : Française

Superficie : Approximativement 809 HA

Activité Principale : Exploitation forestière

WEYMONTACHINGUE :

96 km au Nord-Ouest de La Tuque

Créée en 1851

610 (la bande comprend 630 membres)

Attikamek

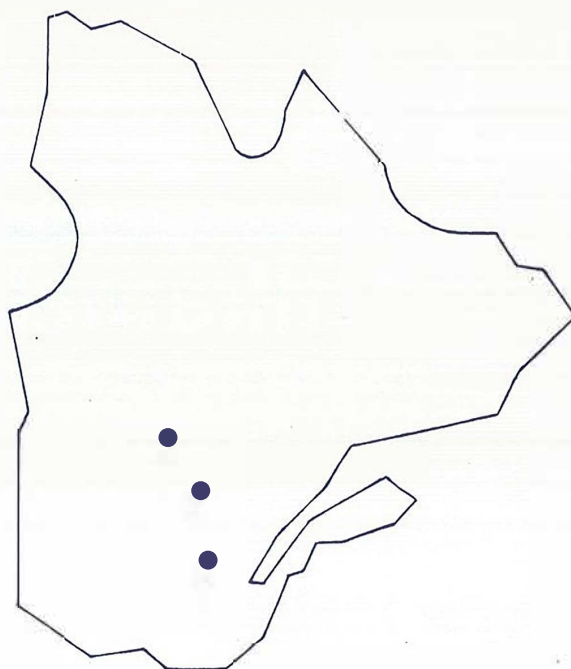
Française

Approximativement 3 035 HA

Exploitation forestière



Attikameks



OBEDJIWAN:

Localisation : 80 km au Nord-Ouest de
Parent

Population : 1 090 (la bande comprend
1 145 membres)

Langue : Attikamek

**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Approximativement
931 HA

Les Cris

Le premier contact entre les Européens- et les Cris a lieu deux ans à peine après la fondation de Québec lorsque l'explorateur Henry Hudson rencontre sur les bords de la Baie James, un Indien Cri solitaire. Son peuple occupe un territoire qui va de la ligne des arbres au Nord jusqu'aux terrains de chasse des Algonquins au Sud, et des rives de la Baie James au lac Mistassini. Ce premier contact n'a pas de suite ; l'équipage d'Hudson se mutine, abandonne son capitaine et retourne en Angleterre qui considère dès lors le territoire comme lui appartenant.

De l'avis général, les plus belles fourrures de la Nouvelle-France viennent des territoires Cris, à l'extrême limite du réseau de traite. Les Français savent par les Montagnais que les Cris vivent au Nord près d'une mer salée. Toutefois, les Montagnais n'ont pas l'intention d'y conduire les Français et de perdre ainsi leur rôle d'intermédiaires. Les fourrures des Cris sont acheminées par les Montagnais vers Tadoussac ou par les Algonquins vers l'Outaouais. Deux coureurs de bois d'expérience, Radisson et des Groseillers en viennent à la conclusion que la route vers les fourrures des Cris serait beaucoup plus courte en passant par la Baie d'Hudson. Mais, à Québec, les autorités de la Nouvelle-France font des difficultés ; aussi Radisson et son beau-frère se rendent-ils en Angleterre et vendent l'idée au roi, lequel permet à son cousin, le prince Rupert, de fonder une compagnie. Au cours des années qui suivent, la Nouvelle-France essaie par tous les moyens de récupérer le commerce avec les Cris. Albanel tente de les convaincre de ne pas commercer avec des hérétiques, d'Iberville s'empare des postes de traite, le chevalier de Troyes traverse le Québec jusqu'à la Baie James pour s'emparer des forts, en vain. Par le traité d'Utrecht en 1713, la Nouvelle-France perd le territoire.

La culture des Cris, basée sur la chasse, intègre le piégeage des petits mammifères. Les produits européens obtenus en échange (fusils, munitions, farine) leur permettent d'améliorer leur vie en forêt. A partir

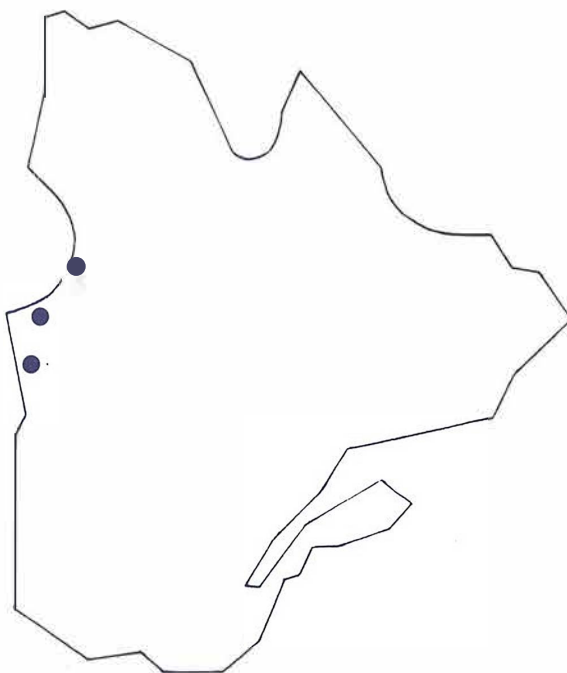
du milieu du XIX^{ème} siècle, les missionnaires anglicans de Moose Factory partent évangéliser les Cris de la Baie James ; on y propage la bible écrite dans l'alphabet syllabique et, à la fin du siècle, les Cris sont tous anglicans. Autour de l'année 1900, dans la région de la Baie James, l'époque du commerce des fourrures s'achève, les changements commencent à se faire sentir.

Peu après la Confédération en 1867, la Compagnie de la Baie d'Hudson vend la terre de Rupert à l'Angleterre qui la remet au Canada. Depuis, les Cris sont assujettis à l'autorité du gouvernement fédéral. En 1898, l'Abitibi devient territoire québécois et la frontière du Québec remonte jusqu'à Eastmain, en territoire cri. Sur la côte, les Cris poursuivent leur vie traditionnelle, mais déjà, quelques Cris travaillent comme guides, comme préposés à l'entreposage ou comme réparateurs pour la compagnie de la Baie d'Hudson. Le Fédéral implante des stations météorologiques et envoie des patrouilles médicales dans la région. A partir de 1920 débute l'exploitation minière à Chibougamau puis, un peu plus tard, en Abitibi. Le nombre des canots apportant les fourrures de la Baie James ou au Lac St-Jean diminue. Une base militaire est construite à Poste-de-la-Baleine après la Deuxième Guerre Mondiale et on procède ensuite à l'érection de la ligne de radars qui ceinture le Moyen-Nord. L'éducation des Cris devient obligatoire et à partir des années 60, le travail salarié augmente et la présence des Blancs se fait de plus en plus sentir dans tous les domaines.

Le 11 Novembre 1975, les Cris de la Baie James signent la convention de la Baie James et du Nord québécois en compagnie des représentants du gouvernement fédéral et provincial. Outre une indemnité monétaire, la Convention prévoit le transfert de certaines terres en pleine propriété et l'usage des droits exclusifs de chasse et de pêche sur le territoire et le transfert de certains pouvoirs aux autochtones notamment en matière d'éducation, de santé et d'administrations locales.



Cris



POSTE-DE-LA-BALEINE :

Localisation : 800 km au Nord de
Val-d'Or

Population : 390 (la bande comprend
400 membres)

Langue : Crie

**Seconde
Langue** : Anglaise

Superficie : Approximativement
12 HA

**Activité
Principale** : Travail pour le gouverne-
ment.

CHISASIBI:

635 km au Nord de
Val d'Or

1 735 (la bande comprend
1 785 membres)

Crie

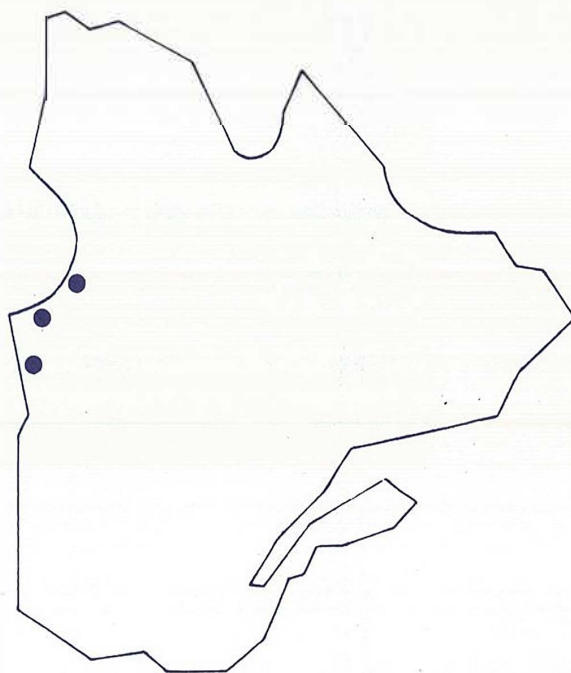
Anglaise

Approximativement
51 HA

Piégeage.



Cris



WEMINDJI (Nouveau-Comptoir) :

Localisation : 560 km au Nord de
Val-d'Or

Population : 640 (la bande comprend
740 membres)

Langue : Crie

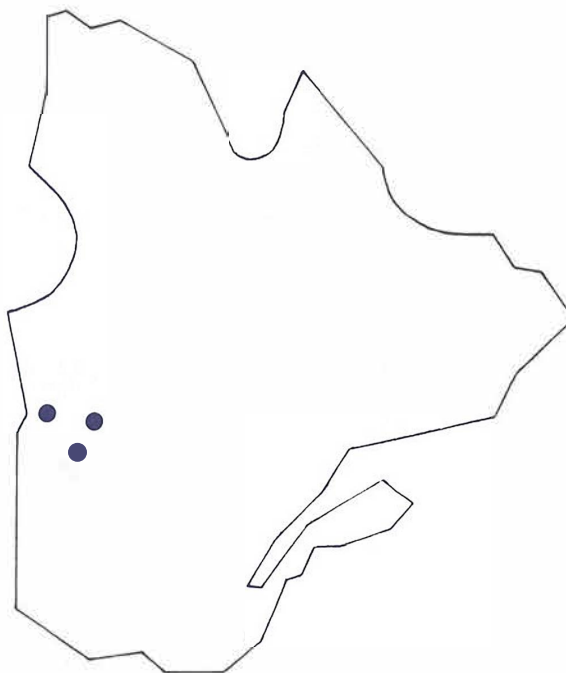
**Seconde
Langue** : Anglaise

Superficie : Approximativement
30 HA

**Activité
Principale** : Piégeage.



Cris



EASTMAIN:

Localisation : 442 km au Nord de
Val d'Or

Origine : Créée en 1962

Population : 305 (la bande comprend
360 membres)

Langue : Crie

**Seconde
Langue** : Anglaise

Superficie : Approximativement
6 HA

**Activité
Principale** : Piégeage

NEMISCAU:

120 km à l'Est de
Fort-Rupert

130

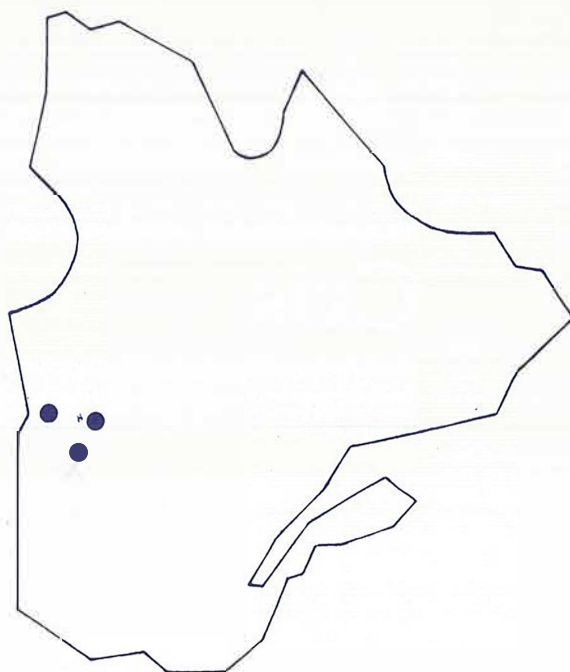
Crie

Anglaise

Approximativement
8 HA



Cris·



WASWANIPi:

Localisation : 154 km à l'Ouest de
Chibougamau

Origine : Créée en 1962

Population : 470 (la bande comprend
835 membres)

Langue : Crie

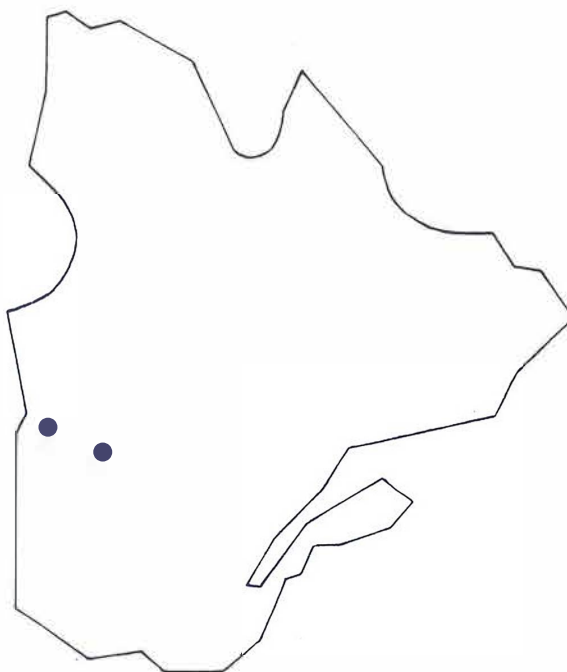
**Seconde
Langue** : Anglaise

Superficie : Approximativement
263 HA

**Activités
Principales** : Exploitation forestière, pié-
geage, tourisme, artisanat.



Cris



FORT-RUPERT:

Localisation : 400 km au Nord de
Val-d'Or

Population : 1 120 (la bande comprend
1 200 membres)

Langue : Crie

**Seconde
Langue** : Anglaise,

Superficie : Approximativement
53 HA

**Activités
Principales** : Piégeage

MISTASSINI :

128 km au Nord-Est de
Chibougamau

1 615 (la bande comprend
1 950 membres)

Crie

Anglaise

Approximativement
2 428 HA

Piégeage, tourisme, exploi-
tation forestière, artisanat.

Les Hurons

Lorsque Champlain pénètre dans la vallée du St-Laurent, les Indiens qu'il rencontre, Algonquins et Montagnais, sont des chasseurs nomades comme la majorité de ceux qui habitent le Québec. Mais un millier de kilomètres plus loin à l'intérieur des terres, sur les bords des lacs Érié et Ontario, des milliers de fermiers produisent du maïs et du tabac en abondance dans un sol fertile. Au moins dix-sept tribus, avec la même armature sociale, d'une langue et d'une culture similaires, vivant surtout d'agriculture, peuplent les villages de la péninsule ontarienne. Leurs relations ne sont pas amicales et, avant l'arrivée des Blancs, certaines tribus se sont déjà regroupées formant, au Sud du lac Ontario, la puissante Ligue des Cinq Nations iroquoises tandis qu'au Nord, près de la Baie Georgienne, se forme la Confédération des Hurons.

Deux fois plus nombreux que les Iroquois, les Hurons habitent le territoire le plus densément peuplé du Canada amérindien ; plus de vingt mille personnes sur une bande de terre de 544 km, sillonnée par un réseau complet de sentiers. La Huronie est située à l'extrême limite nordique de l'agriculture du Nouveau-Monde, à la frontière du bouclier canadien où les animaux sont nombreux, mais l'agriculture impossible. De plus, la route de canotage bien établie qui relie les Grands Lacs de l'Ouest à la vallée du St-Laurent par l'Outaouais passe près de la Huronie. Ces fermiers du Nord approvisionnent les tribus algonquines grâce à leurs surplus agricoles et les liens commerciaux sont étroits entre les Hurons et les tribus du bouclier. Mais ce rôle de plaque tournante du commerce amérindien suscite la rivalité des Iroquois,

A l'arrivée de Champlain, la lutte commerciale a dégénéré en guerre ouverte (entre la Ligue des Cinq Nations et la Confédération Huronne). Désireux de s'installer à Québec et de découvrir la route vers l'Ouest, Champlain s'allie aux tribus

algonquines et aux Hurons. Les Français obtiennent des fourrures, les Indiens alliés des couteaux et des hâches de métal.

En 1615, Champlain se rend en Huronie pour consolider l'alliance. A sa suite, missionnaires, commerçants et explorateurs y viennent régulièrement, apprenant le huron, la lingua franca du commerce amérindien. Pendant un demi-siècle, les Hurons sont les plus importants partenaires des Français. Le commerce des fourrures n'est plus qu'une extension de leur rôle commercial traditionnel et chaque année des brigades de canots de deux ou trois cents Hurons drainent vers la vallée du St-Laurent les ressources en fourrures du bouclier canadien. Ils bâtissent un empire commercial qui va des Grands Lacs à la Mauricie et même jusqu'au Saguenay et à la Baie d'Hudson, chargés de marchandises indiennes et européennes, leurs canots parcourent les lacs et les rivières de ce vaste territoire échangeant des fourrures pour les transporter via l'Outaouais vers le Québec et plus tard Montréal.

Mais ces contacts répétés entre les Européens et les Hurons ont des conséquences tragiques. Les maladies européennes sabrent dans la population huronne. En cinq années et trois épidémies, de plus de 20 000, la population tombe à 10 000. Elle est maintenant égale en nombre à celle des Iroquois. La présence continuelle des missionnaires a fini par donner des résultats et, dans chaque village huron, les frictions augmentent entre les chrétiens favorisés par les Français et les non-chrétiens.

A partir de 1640, on assiste à la montée du pouvoir des Iroquois qui deviennent les pirates de la fourrure, tentant par tous les moyens de couper l'Outaouais, le cordon ombilical de la traite des fourrures, et de détourner celle-ci vers le Sud et les Hollandais. Les pirateries se poursuivent pendant quelque temps, puis

vers la fin des années 40, la Ligue des Iroquois change de tactique et décide d'abattre la Huronie.

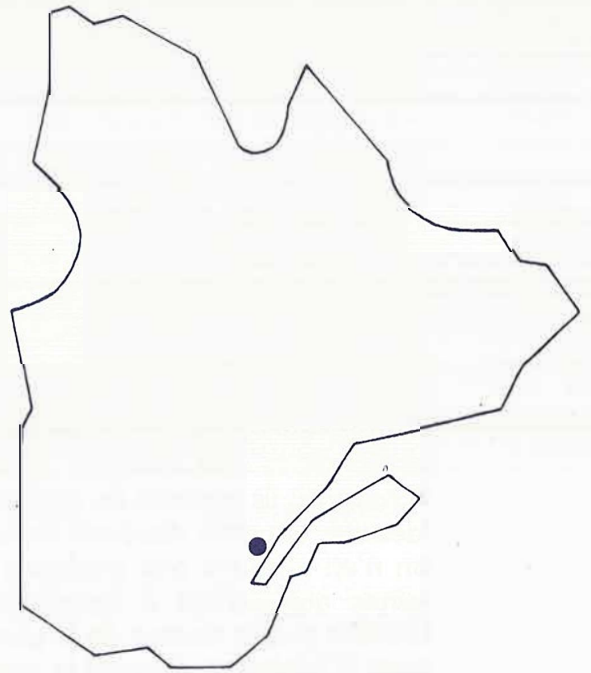
En 1648, 1 000 guerriers de la Ligue attaquent. Les villages hurons tombent les uns après les autres et, en 1649, il ne reste plus que celui de Ste-Marie construit par les Jésuites. Comme c'est la coutume, beaucoup de prisonniers s'assimilent au vainqueur. Juifs errants de l'époque, les Hurons se réfugient chez les tribus algonquines des Grands Lacs de l'Ouest où ils essaient de garder une identité. De cette diaspora huronne, on n'en retrouve que quelques centaines aujourd'hui à Sandwich en Ontario et à la réserve de Wyandote dans l'Oklahoma. Devant la menace

iroquoise croissante, le dernier poste de Ste-Marie est abandonné et 3 000 Hurons survivants, en majorité chrétiens, s'installent sur l'île Christian près de la côte où ils passent un hiver effroyable.

Au printemps 1650, ils se réfugient à l'île d'Orléans chez les Français ; ils ne sont plus que 300. Plus tard, certains suivent les Iroquois qui leur offrent la " citoyenneté " iroquoise, tandis que le noyau de résistance se déplace à Sillery où ils demeurent quelques années avant de s'établir à l'Ancienne-Lorette en 1697. Quarante ans après la destruction de la Huronie, ils s'installent enfin près de la rivière St-Charles à Lorette à quelques kilomètres de Québec.



Hurons



VILLAGE-DES-HURONS :

Localisation : 8 km au Nord-Ouest de Québec

Origine : Créée en 1794

Population : 770 (la bande comprend 1 235 membres)

**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Approximativement
109 HA

**Activités
Principales** : Artisanat industriel (mocassins, bottes d'hiver, raquettes).

Les Micmacs

De la Gaspésie à la Nouvelle-Ecosse, les Micmacs occupent le littoral des provinces maritimes actuelles. Mais la chasse, le commerce, la guerre les amènent souvent sur le St-Laurent et la Côte-Nord où ils combattent les Montagnais et les Inuits. Lorsque Cartier vient découvrir officiellement le Canada, il est évident que les Micmacs n'en sont pas à leurs premiers contacts avec des Blancs. Les pêcheurs européens, basques, français ont déjà pris contact avec eux. Après Cartier, le commerce s'intensifie entre les Micmacs et les Blancs et le commerce de la fourrure commence à influencer les habitants des provinces maritimes. Le mousquet remplace l'arc et les flèches et les Micmacs adoptent rapidement les outils en fer des Européens. Parmi ceux-ci, les Français sont les interlocuteurs privilégiés des Micmacs. Mais cette présence française signifie aussi l'arrivée des maladies européennes qui, se conjuguant avec les désastres du commerce de l'alcool, déciment les Micmacs. Dans la querelle qui oppose régulièrement la Nouvelle-France à la Nouvelle-Angleterre, les Micmacs sont les alliés fidèles des Français.

A partir de 1659, les commerçants anglais lorgnent du côté de l'Acadie. Leurs prix et leurs produits se comparent avantageusement à ceux des Français ; pourtant, les Micmacs préfèrent ces derniers. Depuis la conversion du grand chef micmac, Membertou, en 1610, les missionnaires vivent avec les Micmacs et sont leurs meilleurs agents de la France. Les Français sont plus intéressés par le commerce que par la colonisation et, n'étant pas nombreux, ils ne mettent pas en danger les terres des Micmacs.

En 1760, la baie de Restigouche est témoin de la dernière bataille de la guerre de Sept Ans, entre cinq vaisseaux anglais et trois français. La victoire reste aux mains des Anglais qui se dépêchent de faire la paix avec les Micmacs de la région, ceux de Resti-

gouche comme ceux établis autour de New-Richmond.

Cette paix est précaire ; les loyalistes, fuyant la Nouvelle-Angleterre, arrivent nombreux dans les provinces maritimes et amènent un profond bouleversement dans la région. Les Micmacs n'ont pas de titres clairs sur leurs terres, les officiels sont corrompus et les colons, de plus en plus nombreux, sont particulièrement avides. Le territoire de Restigouche, envahi de tous côtés, est réduit aux dimensions de la réserve actuelle.

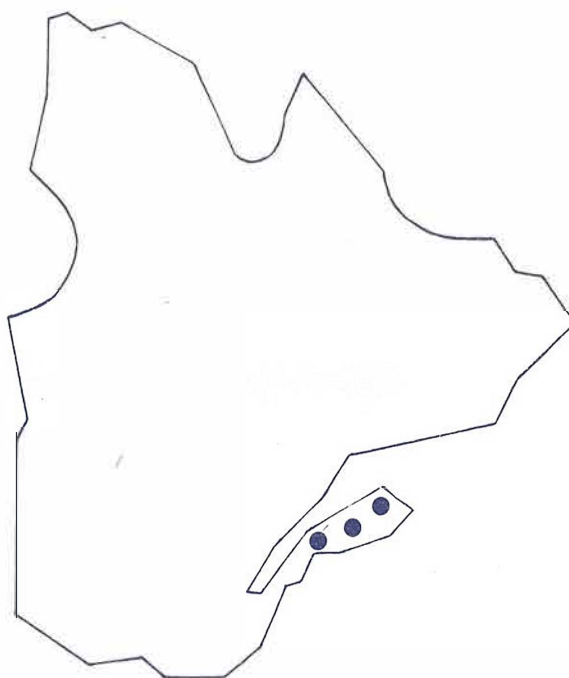
Ulcérés, les Micmacs veulent attaquer les colons et seuls les missionnaires empêchent les Micmacs de passer à l'action.

Au cours du XIX^{ème} siècle, les progrès de la colonisation amènent la construction de routes et, en 1875, le chemin de fer commence à fonctionner entre Moncton et Campbellton qui dès lors se développe rapidement. Malgré les tentatives du Fédéral pour recruter les Micmacs en cultivateurs, ils deviennent d'habiles bûcherons et travaillent dans la forêt et sur la rivière de Restigouche ; Ils se font des revenus supplémentaires en travaillant comme guides ou comme manœuvres. En vingt ans, de 1890 à 1910, toutes sortes de changements ont lieu à Restigouche. On établit un monastère et un couvent dans la réserve, on adopte le scrutin secret pour l'élection des chefs, on fonde une école indienne et enfin, en 1905, on construit, dans la réserve même, une scierie, qui pendant vingt-cinq ans, fournit du travail à tous et assure une prospérité relative aux Micmacs. C'est pendant cette période que le Père Pacifique publie un magazine dans leur langue, lequel a beaucoup de succès.

Pendant la crise économique, les Micmacs travaillent comme bûcherons au Canada et en Nouvelle-Angleterre et jusqu'à la guerre, le quai de Restigouche accueille des navires venus de partout.



Micmacs



GASPE:

Localisation : A quelques km de Gaspé

Population : La bande comprend 155 membres

Langue : Micmaque

Secondes Langues : Française

Superficie :

Activité Principale :

MARIA:

80 km à l'Est de Restigouche

290 (la bande comprend 490 membres)

Micmaque

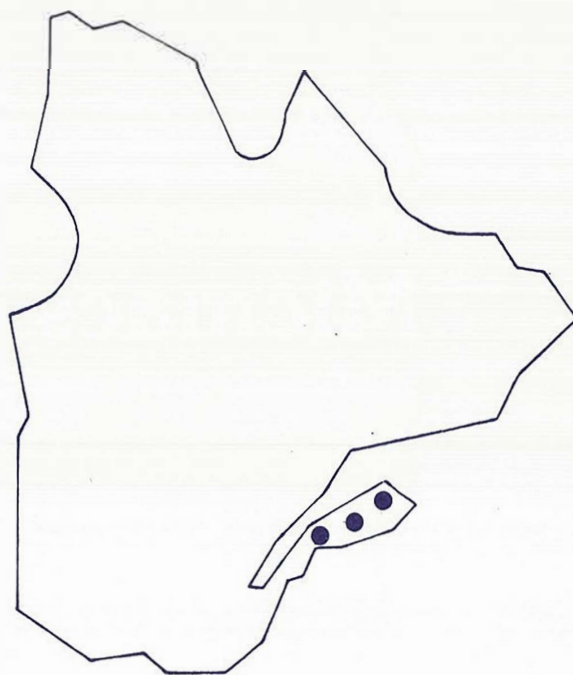
Anglaise
Française

Approximativement
162 HA

Artisanat (vannerie et articles de cuir).



Micmacs



RESTIGOUCHE :

Localisation : 115 km au Sud-Ouest de Bonaventure

Origine : Créée en 1851

Population : 1 185 (la bande comprend 1 680 membres)

Langue : Micmaque

**Secondes
Langues** : Française
Anglaise

Superficie : Approximativement
3 642 HA

**Activités
Principales** : Exploitation forestière, tourisme, artisanat (vannerie et articles de cuir).

• Les Mohawks

Quelques générations avant l'arrivée des Blancs, les peuples agricoles qui habitent le Nord de l'actuel État de New-York, du lac Érié au Richelieu : Cayuga, Seneca, Oneida, Onondaga et Mohawk étaient soudés ensemble dans la Ligue des Iroquois. Entourés de toutes parts par des tribus algonquines, les Iroquois sont les rivaux commerciaux des Hurons, deux fois plus nombreux et, qui sont par surcroît alliés des Français, les seuls Blancs de cette partie de l'Amérique. Dès 1609, les Mohawks font les frais de cette alliance à la bataille du lac Champlain lorsqu'ils affrontent les armes à feu des Blancs et les haches et couteaux de fer des Algonquins. Entre les Français, alliés aux Hurons, et les Iroquois, la paix devient impossible et les Iroquois doivent céder devant les armes supérieures de leurs nouveaux ennemis. Aussi, lorsque les Hollandais remontent l'Hudson quelques temps après, trouvent-ils dans les Iroquois des alliés précieux. Les Iroquois fournissent les Hollandais en fourrures, mais ils n'ont pas accès à la région des Grands lacs et du Mississippi, l'endroit au monde où il y a le plus de castors. La voie la plus directe vers cette région est contrôlée par les Hurons et leurs alliés algonquins.

Après 1620, la demande européenne de fourrures est illimitée, alors que les réserves de fourrures des Iroquois diminuent constamment. Cependant, leur position stratégique leur permet, avec une impunité relative, d'attaquer les routes du St-Laurent et de l'Outaouais. À partir de 1643, les Iroquois, équipés d'armes à feu par les Hollandais, passent à l'attaque. En 1648-49, ils écrasent la Huronie puis ils envahissent l'Abitibi, le St-Maurice, le Saguenay et remontent même jusqu'à la Baie James. La colonie française vit dans la terreur, les peaux de castor n'arrivent plus et l'économie risque de s'effondrer. Il faudra le régiment de Carignan pour forcer les Iroquois à signer la paix. Au cours des années qui suivent, les

Jésuites font des conversions chez les Iroquois et tentent de les regrouper dans des missions exclusivement chrétiennes. En 1668, un groupe de Mohawks quitte la région d'Albany pour s'établir au Québec. Après quelques déménagements, ils s'installent enfin au pied des rapides de Lachine à Kahnawake et deviennent les alliés des Français.

Mais la paix avec la Ligue des Iroquois est précaire. Denonville envoie des ambassadeurs de la Ligue s'adresser aux galères royales et les Iroquois se vengent par le massacre de Lachine. Les affrontements sont suivis d'accalmies, mais la paix ne sera véritablement définitive qu'en 1701. Durant les guerres qui se déroulent par la suite entre Français et Anglais, la Ligue est généralement neutre ; mais pendant les conflits entre Américains et Britanniques, elle est défavorable à ces derniers. De Kahnawake, des Indiens s'établissent à Oka et à Akwesasne ; cette réserve, à cheval sur la frontière, est maintenant coupée en deux et, du côté canadien, elle se partage entre le Québec et l'Ontario.

Vivant près des rapides, les Mohawks de Kahnawake deviennent des pilotes experts en navigation et on les retrouve aussi bien sur les traversiers du St-Laurent que sur les canots de fourrures du fleuve Mackenzie. Lorsqu'en 1885, Gordon, assiégé au Sudan, demande l'aide de l'armée britannique, celle-ci fait venir des experts pour remonter les rapides du Nil : des métis de l'Ouest, des draveurs de la Mauricie et des Mohawks de Kahnawake. À leur retour, ils constatent que le temps du canotage est fini pour eux sur le St-Laurent. On construit même un pont entre Kahnawake et Lachine, le pont Victoria. Certains Mohawks s'engagent dans les Wild West Shows un peu partout dans le monde, mais ce n'est pas une solution pour tout le monde. Très tôt, les ouvriers travaillant au montage des armatures métalliques se plaignent de découvrir

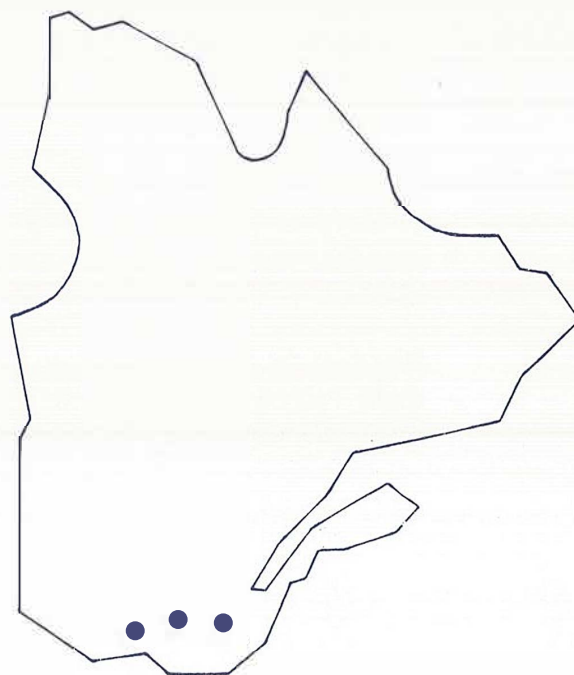
derrière eux, sur les poutrelles, des Iroquois souriants. On leur apprend à riveter et les Mohawks deviennent les charpentiers du ciel qu'on retrouvera aussi bien au sommet du 102ème étage de l'Empire State Building que sur le pont de Québec, où 35 d'entre eux perdront la vie en 1907.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée essaie de conscrire des Mohawks dont elle a besoin pour ses

avant-postes dans les tranchées. Ils peuvent en effet communiquer en mohawk sans avoir à se méfier des oreilles ennemies. Après la guerre, les Mohawks continuent dans leur spécialité ; ils travaillent à la construction du Golden Gate à San Francisco, du George Washington à New-York et au squelette d'acier de l'ONU à New-York. En 1951, quand on ajoutera 222 pieds à l'Empire State Building, on fera encore appel aux Mohawks de Kahnawake.



Mohawks



O K A :

Localisation : 40 km à l'Ouest de Montréal

Origine : Créée en 1945

Population : 595 (la bande comprend 875 membres)

Langue : Mohawk

Secondes Langues : Anglaise
Française

Superficie : Approximativement
931 HA

Activités Principales : Artisanat (sculpture sur bois et vannerie en écorce de noyer), construction, travail de ferme.

KAHNAWAKE: (Caughnawaga)

8 km au Sud-Ouest de Montréal

Créée en 1680

3 945 (la bande comprend 5 210 membres)

Mohawk

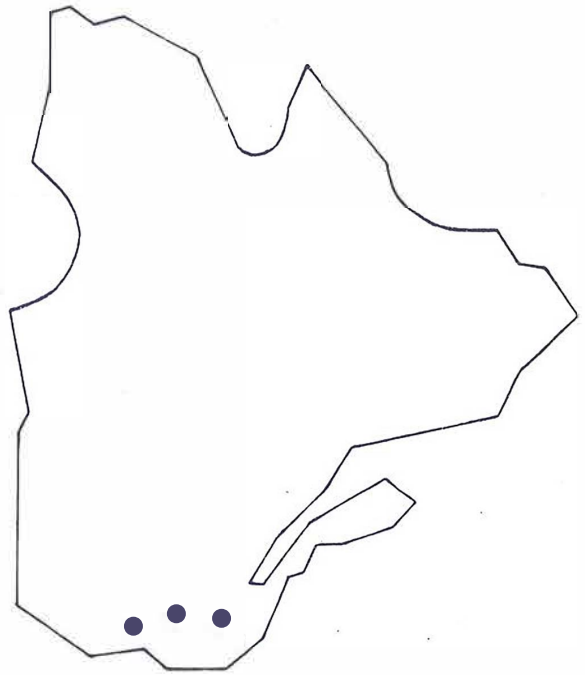
Anglaise
Française

Approximativement
5 059 HA

Commerce, construction spécialisée, agriculture, artisanat.



Mohawks



AKWESASNE (Saint-Régis) :

Localisation : 60 km au Sud-Ouest de Valleyfield

Origine : Créée en 1908

Population : 3 395 (la bande comprend 3 580 membres)

Langue : Mohawk

**Seconde
Langue** : Anglaise

Superficie : Approximativement
3 035 HA

Les Montagnais

L'hiver, les bandes montagnaises chassent sur leur territoire, généralement un bassin hydrographique : tel que celui du Saguenay, de la Moisie, de la Manicouagan. Ils occupent ainsi un territoire de chasse et descendent vers le St-Laurent ou le lac St-Jean. C'est alors qu'ils rencontrent des groupes de pêcheurs blancs, des Basques, le troc de marchandises se poursuit avec les pêcheurs français qui sont de plus en plus nombreux dans le golfe St-Laurent vers la fin du XVI^{ème} siècle. Entre l'arrivée de Cartier (1534) et la fondation de Québec en 1608, la traite des fourrures remplace la pêche comme activité principale des Blancs et ces derniers construisent en 1600 à Tadoussac un premier poste de traite.

C'est à ce poste que Champlain rencontre en 1603 les Algonquins, les Montagnais et les Hurons qui fêtent une victoire sur les Iroquois. Champlain s'allie avec eux et les missionnaires tentent de convertir les Montagnais. Mais ce n'est pas facile. Après une dure expédition de chasse avec les Montagnais, le père Lejeune en vient à la conclusion que la seule façon de les convertir consiste d'abord à les sédentariser. Ce sera un échec complet. Par contre, les liens commerciaux entre les Français et les Montagnais se raffermissent. Armés par les Français, les Montagnais repoussent sur la Basse Côte-Nord les Inuits qui, partis de l'Ungava, avaient longé la côte jusqu'à Mingan. Les Montagnais repoussent aussi les Naskapis plus au nord. Mais, premiers à établir des contacts suivis avec les Français, ils sont aussi les premiers à être décimés par les maladies européennes et l'introduction de l'alcool fait des ravages chez eux. De plus, le castor commence à se faire rare dans la vallée du St-Laurent et les Montagnais se replient vers l'Est et le Nord de leurs anciens territoires. Ils restent cependant de fidèles alliés des Français.

La conquête (1760) signifie la fin des missions religieuses chez les Montagnais. Aussi le plus gros trafic des

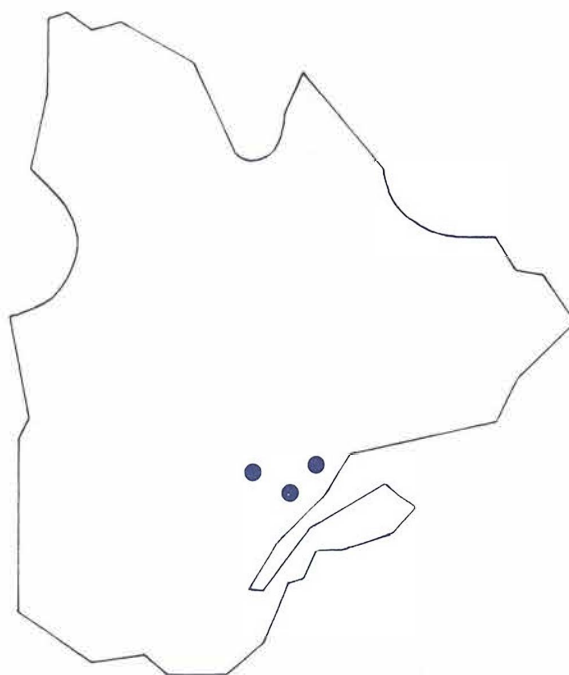
fourrures se fait-il maintenant vers l'Ouest canadien. Il y a bien sûr des postes de traite sur la Côte-Nord, mais les Montagnais n'y descendent que durant l'été.

Ils conservent ainsi leur vie traditionnelle. Mais à l'autre bout du territoire montagnais, au Saguenay, les colons français arrivent.

Pendant longtemps, le royaume du Saguenay avait été une possession personnelle du roi de France. Après la conquête, la Baie d'Hudson contrôle le territoire et ne veut pas de colonisation agricole. Mais les bûcherons de la Malbaie découvrent le potentiel agricole de la région et, en 1842, le Saguenay est officiellement ouvert à la colonisation. Les Montagnais du Lac St-Jean seront regroupés les premiers dans les réserves établies par le Fédéral. A cette même époque, les Oblats se voient confier le mandat d'évangéliser les Indiens et c'est, avec les pères Babel et Arnaud, le second début des grandes missions chez les Montagnais. Après leurs chasses d'hiver, les Montagnais descendent aux postes de la Baie d'Hudson où les attendent les commerçants et les pères Oblats. A partir du milieu du XIX^{ème} siècle, l'exploitation forestière est entreprise sur la Côte-Nord et il devient de plus en plus difficile de chasser pour se nourrir. Les premières réserves de la Côte-Nord sont créées : Bersimis, Escoumins, etc. Plus loin, les Montagnais poursuivent leur vie traditionnelle, mais la découverte de minerai de fer dans la région de Schefferville et l'arrivée d'industries nouvelles sur la Côte-Nord signifient la fin de la vie traditionnelle des Montagnais. Le Fédéral doit fournir des rations alimentaires aux Montagnais devenus sans ressource. Bientôt, ces rations sont conditionnées à l'entrée des jeunes Montagnais dans les écoles obligatoires du gouvernement fédéral et les Montagnais doivent s'installer définitivement dans les réserves créées pour eux. En 1971, on sédentarise la bande de St-Augustin, les derniers nomades de l'Amérique du Nord.



Montagnais



OUIATCHOUAN (Pointe-Bleue) :

Localisation : 3 km au Nord de Roberval

Origine : Créée en 1851

Population : 1 445 (la bande comprend 1 890 membres)

Langue : Montagnaise

**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Approximativement
1 538 HA

**Activités
Principales** : Piégeage, exploitation
forestière, élevage, artisa-
nat (sculpture, raquettes,
mocassins)

LES ESCOUMINS :

40 km au Nord-Est de Tadoussac

Créée en 1892

115 (la bande comprend
145 membres)

Montagnaise

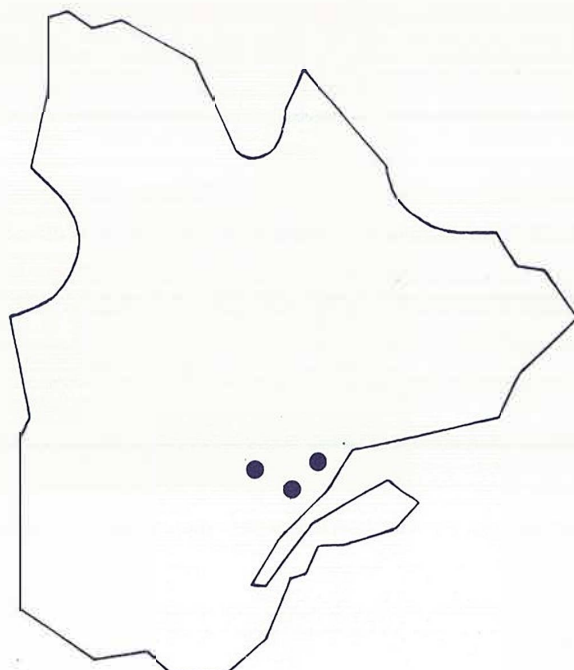
Française

Approximativement
40 HA

Exploitation forestière



Montagnais



BETSIAMITES :

Localisation : 61 km au Sud-Ouest de
Baie-Corneau

Origine : Créée en 1861

Population : 1 905 (la bande comprend
1 985 membres)

Langue : Montagnaise

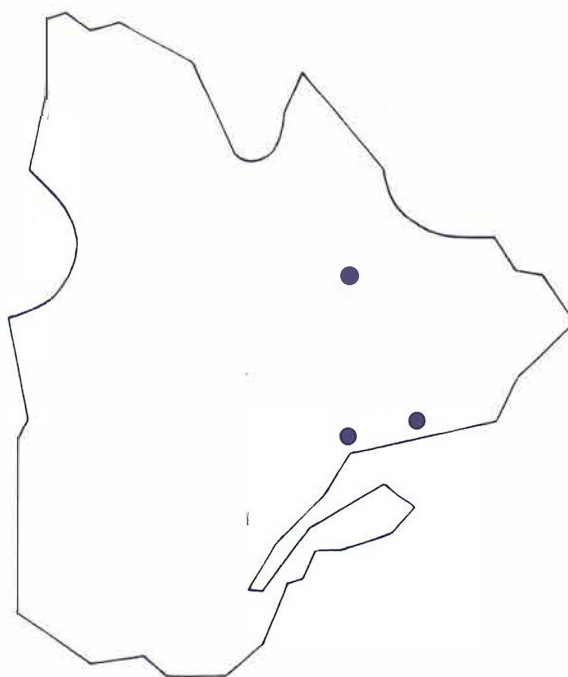
**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Approximativement
25 495 HA

**Activités
Principales** : Scierie, piégeage, tou-
risme, artisanat, com-
merce.



Montagnais



SEPT-ILES - MALIOTENAM:

Localisation : Maliotenam à 16 km de Sept-Iles

Origine : Sept-Iles créée en 1906
Maliotenam créée en 1949

Population : 1 430 (la bande comprend 1 540 membres)

Langue : Montagnaise

**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Sept-Iles : approx. 121 HA
Maliotenam : approx. 526 HA

**Activités
Principales** : Exploitation forestière,
piégeage, artisanat.

MATIMEKOSH (Schefferville) :

280 km au Nord de Gagnon

Créée en 1960

395 (la bande comprend 400 membres)

Montagnaise

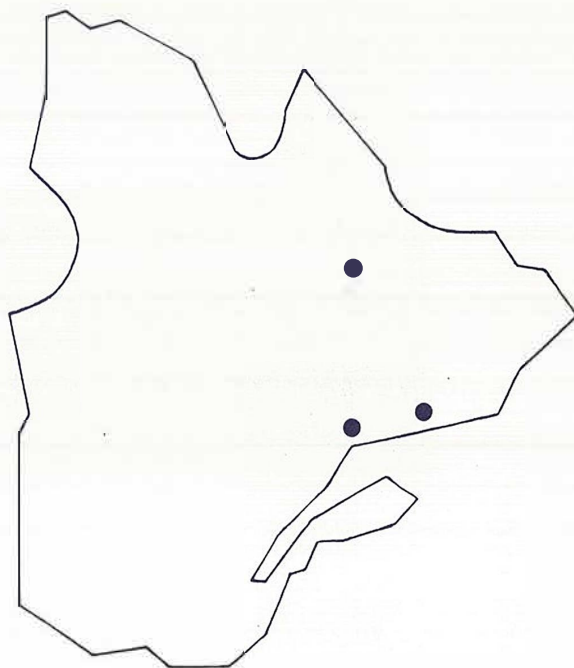
Française

Approximativement 24 HA

Mines



Montag-nais



MINGAN:

Localisation : 40 km à l'Ouest de
Hâvre-St-Pierre

Origine : Créée en 1963

Population : 300 (la bande comprend
305 membres)

Langue : Montagnaise

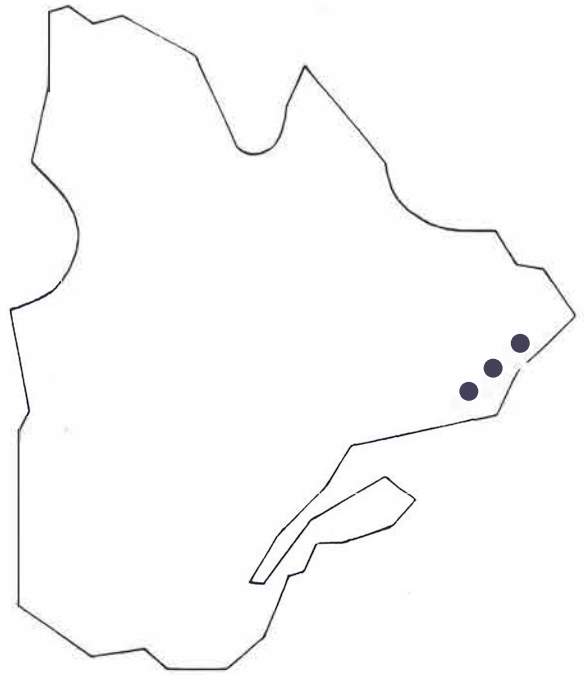
**Secondes
Langues** : Française
Anglaise

Superficie : Approximativement
1 821 HA

**Activités
Principales** : Conserverie, exploitation
forestière, artisanat.



Montagnais



NATASHQUAN :

Localisation : 350 km à l'Est de
Sept-Iles

Origine : Créée en 1952

Population : 420 (la bande comprend
430 membres)

Langue : Montagnaise

**Seconde
Langue** : Française

Superficie : Approximativement
16 HA

**Activités
Principales** : Artisanat

LA ROMAINE:

400 km au Nord-Est de
Sept-Iles

Créée en 1949

600

Montagnaise

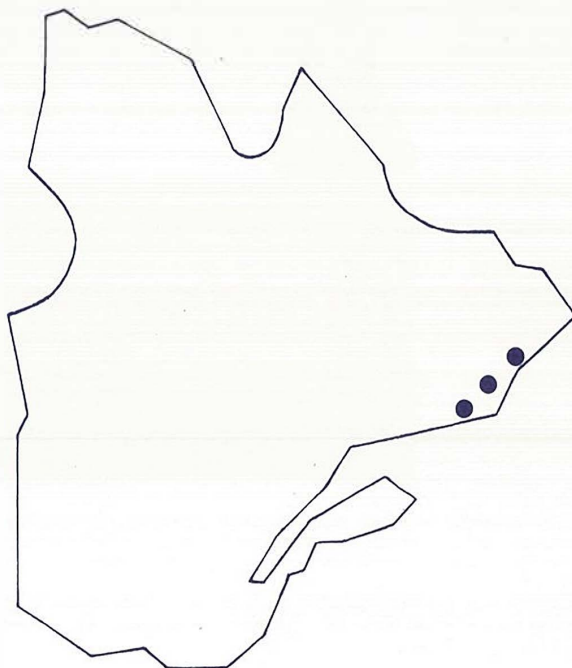
Française

Approximativement
40 HA

Pêche, artisanat.



Montagnais



SAINT-AUGUSTIN:

Localisation : 600 km au Nord-Est de
Sept-Iles

Population : 90

Langue : Montagnaise

**Secondes
Langues** : Anglaise
Française

Superficie : Approximativement
4 HA

Les Naskapis

Du St-Laurent à l'Outaouais, puis des Grands Lacs aux plaines, les traiteurs avancent à l'Ouest, vers le delta du Mackenzie, là où les fourrures semblent inépuisables. Entre la compagnie du Nord-Ouest et la compagnie de la Baie d'Hudson, la lutte commerciale fait rage et mobilise toute leur énergie. Aussi les traiteurs ne se préoccupent-ils pas particulièrement des Naskapis de la péninsule Québec-Labrador. Tout change en 1810 avec l'arrivée de deux Moraves à la Baie d'Ungava. Les Moraves, un ordre religieux allemand, ont commencé, dès la conquête, l'évangélisation des Inuits de la Côte du Labrador. Ils reviennent enthousiasmés de l'Ungava. Mais avant d'ouvrir un comptoir, il leur faut la permission de la compagnie de la Baie d'Hudson, car celle-ci a le monopole de la traite sur toutes les terres de la Baie et du détroit d'Hudson. Cette compagnie, peu intéressée à laisser un rival s'établir dans son dos, refuse, mais ne peut rien faire de plus, il lui faut d'abord vaincre la compagnie du Nord-Ouest. Dès 1819, cependant, elle envoie à partir de la Baie James une série d'expéditions de reconnaissance vers l'intérieur du Québec. Après sa fusion avec la Nord-Ouest en 1821, la Baie peut enfin s'occuper de la région et, en 1830, elle établit deux hommes à un poste à 48 km de l'embouchure de la Koksoak, juste à la limite des arbres, frontière entre les Inuits et les Naskapis. Un bateau y amène les provisions et le nouveau poste de traite de Fort-Chimo attend que les Naskapis le découvrent.

Il leur fallut attendre une année l'arrivée des Naskapis et ceux-ci, habitués aux postes de traite de la Baie James, du lac Mistassini et d'Hamilton Inlet au Labrador, se montrent très insatisfaits des prix offerts pour la fourrure et de la qualité des produits. De plus, les Naskapis sont indépendants des Blancs puisque tout leur vient du caribou : la chair pour se nourrir, la peau pour le vêtement et la tente, les nerfs pour coudre les vêtements. Or, les traiteurs veulent

la fourrure des petits mammifères, qu'il faut trapper beaucoup plus au Sud. Mais les fourrures du territoire naskapi sont particulièrement demandées à Londres. Aussi la Baie ouvre-t-elle en 1838 le Fort Nascopi, à une quinzaine de kilomètres de Schefferville. Au cours des années qui suivent, les 276 Naskapis de la toundra s'habituent de plus en plus aux produits européens obtenus à Chimo ou au Fort Nascopi. On trappe la martre plutôt que de chasser le caribou et, si les traiteurs n'ont plus de marchandises ou si la trappe est mauvaise, c'est la famine, puisqu'il est alors trop tard pour intercepter les troupeaux de caribous. En 1843, à la suite d'une série de problèmes, la Baie, d'Hudson ferme le poste de Fort-Chimo.

Les Naskapis maintenant devenus dépendants des fusils, des munitions et d'autres produits européens, n'ont pas le choix, ils doivent aller à Fort Nascopi pour s'approvisionner. Or, les traiteurs ne veulent pas créditer trop de munitions aux Naskapis, par crainte de les voir partir chasser le caribou plutôt que de trapper les animaux à fourrures. Aussi, certains traiteurs ne créditent-ils que le strict minimum de balles ; souvent leurs calculs sont faux et les Naskapis manquent de munitions. De 276, la population naskapi tombe à 166 en six ans. En 1870, la compagnie ferme le Fort Nascopi et rouvre celui de Chimo. Les Naskapis sont décimés par la faim à la suite des changements de route de la migration du caribou.

Au tournant du siècle, pour des raisons inconnues, le nombre de caribous diminue de beaucoup et les Naskapis doivent maintenant s'occuper presque uniquement de trappe. Mais pour trapper, il faut aller loin au sud avec des provisions qu'il faut payer. Aussi, en 1916, la Baie ouvre-t-elle le Fort Mckenzie à 128 km au Sud de Chimo. Certains Naskapis restent autour de Chimo, les autres se rendent à Fort Mckenzie. En 1948, la Baie ferme Fort Mcken-

zie, les Naskapis retournent à Chimo. La chasse devenue impossible, ils doivent recourir aux rations du Fédéral. En 1953, ils ne sont plus que 145, malades, souffrant de tuberculose. C'est alors que le Fédéral commence à songer à Schefferville.

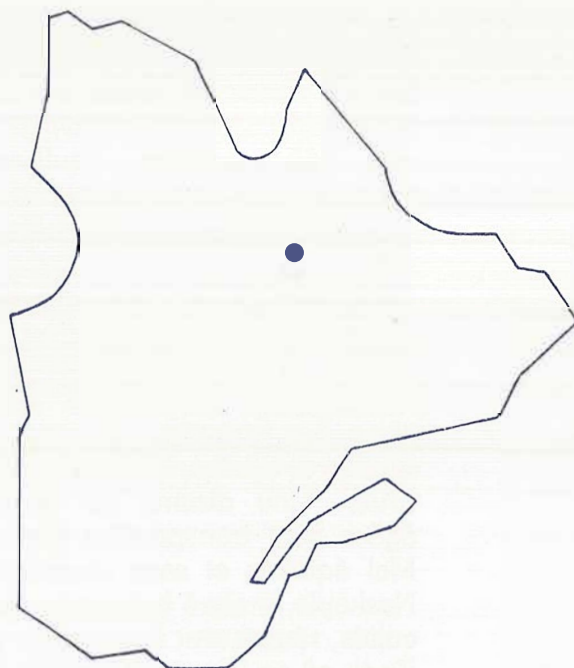
Pour plusieurs raisons, le Fédéral décide en 1956 de déménager les Naskapis de Chimo vers Schefferville. Les premiers canots quittent Chimo et bientôt, 23 familles sont en route. Une dizaine de personnes âgées sont transportées par avion. Mal équipés et sans ressource, les Naskapis, malgré beaucoup de difficultés, réussissent à se rendre au lac Knob où on leur avait promis du travail, des logements et des services de santé. A leur arrivée, rien n'est prêt.

Les promesses de travail ne se matérialisent pas et, depuis 20 ans, ils sont virtuellement prisonniers de Schefferville. Le 31 janvier 1978, les Naskapis de Schefferville signaient la Convention du Nord-Est québécois en compagnie des représentants des gouvernements fédéral et provincial. Outre une indemnité monétaire, la Convention prévoit une allocation de terres où les Naskapis auront des droits exclusifs de chasse et de pêche et le relogement de la Communauté naskapie sur un site déterminé entre les parties.

Le 31 janvier 1980, 79,3 % des électeurs naskapis votaient en faveur du relogement. Le nouveau village sera situé sur les bords des lacs Mamece et Peter, à quelques quatorze kilomètres de Schefferville.



Naskapis



MATIMEKOSH (Schefferville) :

Localisation : 280 km au Nord de
Gagnon

Origine : Créée en 1960

Population : 390 (la bande comprend
405 membres)

Langue : Naskapie

**Seconde
Langue** : Anglaise

Superficie : Approximativement
16 HA

**Activité
Principale** : Mines.